

UN MARIAGE SOUS LOUIS XV
(1841)

ALEXANDRE DUMAS

Un mariage sous Louis XV
comédie en quatre actes, en prose

Théâtre-Français. – 1^{er} juin 1841.

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-84-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

*À la ville de Florence,
Souvenir de sa bonne hospitalité.*

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

Le comte de Candale	M. Firmin
Le chevalier de Valclos	M. Menjaud
Le commandeur	M. Périer
Jasmin	M. Regnier
Un valet	M. Alexandre
Un officier	M. Mathien
Un suisse	M. Robert
La comtesse de Candale	M ^{lle} Plessy
Marton	M ^{lle} Anaïs
Gardes, domestiques.	

À Paris, vers le milieu du XVIII^e siècle.

ACTE PREMIER

Un salon-boudoir servant de milieu entre deux appartements, avec une porte au fond et deux portes latérales. Un paravent à gauche ; une fenêtre à droite.

Scène première

Marton, en scène ; Jasmin, entrant au fond.

MARTON

Eh bien, comment cela s'est-il passé ?

JASMIN

Mais à merveille ! le curé nous a fait un discours des plus attendrissants ; la mariée a manqué de s'évanouir, les grands parents ont pleuré à chaudes larmes... et moi-même, parole d'honneur ! j'ai senti que la comphonction me gagnait... Marton, il faudra cependant faire une fin...

MARTON

Quant à moi, j'attendrai la vue d'un autre mariage pour me déterminer ; car je doute fort, s'il faut que je te le dise, que celui-ci tourne à bien.

JASMIN

Il a, au contraire, toutes les conditions voulues, ce me semble.

MARTON

Oui, excepté l'amour.

JASMIN

Ah ! ma chère, comme vous sentez la roture ! Mais où donc avez-vous servi ? Ce mariage est, au contraire, des plus convenables : deux maisons près de s'éteindre qui se réunissent, les Candale et les Torigny qui renaissent en espérance, seize quartiers qui en épousent dix-huit, le roi qui promet l'Ordre, et le commandeur qui donne six cent mille livres tout de suite ! Ah çà ! mais il faudrait que le diable lui-même s'en mêlât pour que cela tourne mal...

MARTON

Un mariage fait par testament, comme c'est de bon augure !

JASMIN

Mais c'est comme cela qu'ils se font tous, à cette heure. M. le maréchal, en mourant, a pourvu à l'établissement de son fils et de sa nièce en mariant d'avance les deux cousins... Et il a bien fait, Marton ; car, à l'heure qu'il est, nous avons si peu de respect de nous-mêmes, que mademoiselle de Torigny, sans cette précaution, eût peut-être épousé un gros fermier général, et M. de Candale quelque petite robine... Cela ne se voit-il pas tous les jours ?...

MARTON

Ma pauvre maîtresse, elle aurait pu être si heureuse !...

JASMIN

Comment !... au fond de sa province, dans son couvent de Soissons... elle avait déjà pris ses arrangements pour cela ?...

MARTON

Ah ! monsieur le comte, vous ne saurez jamais ce que nous vous sacrifions.

JASMIN

Eh bien, mais, et nous autres, Marton, est-ce que vous nous croyez tout à fait esseulés ?... Je sais certaine grande dame qui en fera immanquablement une maladie...

MARTON

Et moi, je connais un beau capitaine qui en mourra pour sûr.

JASMIN

Vraiment !... Voyez donc comme cela se rencontre !

Scène II

Les mêmes, le suisse de l'hôtel, ouvrant les deux battants de la porte du fond, sa grande canne à la main.

LE SUISSE, sans entrer

Monsiè Chasmin !

JASMIN

Eh bien, quoi ?

LE SUISSE

Monsiè Chasmin, il être une cholie tame en pas, tans une

foiture fermée, qui demande à parler à fous.

JASMIN

Comment, drôle ! est-ce que tu n'avais pas quelque laquais à m'envoyer, que tu quittes ta porte ainsi ? Et si, pendant ce temps-là, les voitures rentraient...

LE SUISSE

Je serais gronté, je le sais bien ; mais la tame il m'avre donné tix louis pour faire la commission moi-même.

JASMIN

Alors c'est autre chose : dis à la dame que je descends, ordonne à son cocher d'aller m'attendre à la petite porte de M. le comte.

LE SUISSE

J'y fas.

(Il referme la porte.)

JASMIN

Vous voyez qu'on ne vous faisait pas un conte, Marton.

MARTON

Et quelle est cette dame ?

JASMIN

Notre délaissée probablement. Mais pardon... vous ne voudriez pas que je la fisse attendre ; respect au malheur !

(Il sort par la porte latérale à la droite du spectateur.)

Scène III

Marton, le chevalier.

À mesure que Jasmin s'éloigne,
le chevalier paraît par-dessus le paravent.

LE CHEVALIER

Marton !

MARTON, jetant un cri

Ah !

LE CHEVALIER

Silence ! c'est moi... (Lui donnant sa bourse.) Est-ce que tu ne me reconnais pas ?

MARTON

Oh ! si fait, monsieur le chevalier ; mais c'est que j'étais si loin de vous croire derrière ce paravent... Que venez-vous faire ici, mon Dieu ?...

LE CHEVALIER

Tu me le demandes !...

MARTON

Oui, je vous le demande, car enfin... c'est si étrange de vous voir aujourd'hui... dans cette maison, au moment même où celle que vous aimez se marie avec un autre... Mais comment vous trouvez-vous là ?

LE CHEVALIER

Est-ce que je le sais moi-même, Marton ?... Je rôdais comme un fou autour de l'hôtel ; j'ai trouvé une porte ouverte, je suis entré sans que personne me vît ; j'ai pris le premier escalier venu, j'ai monté un étage, j'ai traversé deux ou trois appartements, enfin j'en étais ici quand je t'ai entendue venir avec Jasmin ; alors je me suis jeté derrière ce paravent... et me voilà.

MARTON

Je le sais bien que vous voilà... Mais que voulez-vous ? Voyons !

LE CHEVALIER

Ce que je veux, Marton ? Je veux la revoir une fois... une seule fois encore... lui dire que je l'aime, que je n'aimerai jamais qu'elle... que ce mariage fait mon désespoir et que j'en mourrai.

MARTON

Mais vous lui avez dit tout cela à son couvent !...

LE CHEVALIER

Eh bien, Marton, je le lui répéterai.

MARTON

Eh ! la pauvre enfant ne le sait que de reste, allez !... D'ailleurs, c'est impossible... Savez-vous que vous êtes ici chez son mari ?

LE CHEVALIER

Sans doute que je le sais...

MARTON

Savez-vous qu'ils sont à l'église ?...

LE CHEVALIER

À l'église !... je voulais y aller, à l'église...

MARTON

Que, dans un instant, ils peuvent être de retour ?

LE CHEVALIER

Je les attends.

MARTON

Comment ! vous les attendez ?... Vous êtes fou !

LE CHEVALIER

Ah ! Marton ! m'oublier ainsi !

MARTON

Mais elle ne vous a pas oublié !... mais elle vous aime toujours ! Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est qu'en vérité vous me faites peine.

LE CHEVALIER

Elle m'aime et elle se marie ?

MARTON

Pouvait-elle faire autrement ? Depuis la mort du maréchal, ce mariage n'était-il pas décidé ? ne le saviez-vous pas du premier jour que vous l'avez rencontrée ? n'avez-vous pas eu le temps de vous préparer à cet événement, depuis six mois que vous l'entretenez au parloir, en venant voir mademoiselle votre sœur ? Mais, en vérité, monsieur le chevalier, il faut être raisonnable aussi.

LE CHEVALIER

Ah ! si j'étais sûr seulement qu'elle me tint la promesse qu'elle m'a faite ! car elle m'a fait une promesse, Marton.

MARTON

Eh ! je la connais, mon Dieu.

LE CHEVALIER

Tu la connais, Marton... Eh bien, crois-tu qu'elle la tiendra ?

MARTON

Eh ! sans doute qu'elle la tiendra... tant qu'elle pourra... pardi !

LE CHEVALIER

Comment, tant qu'elle pourra ?

MARTON

Voyons, monsieur le chevalier, il ne faut pas demander l'impossible non plus... Quand on se marie... eh bien, mais... on se marie.

LE CHEVALIER, tombant dans un fauteuil

Marton, tu me mets au désespoir...

MARTON

Allons, voilà que vous vous asseyez maintenant ! (Le secouant par le bras.) Mais songez donc que, dans dix minutes, dans cinq minutes peut-être, ils seront ici.

LE CHEVALIER, se levant

Marton, je tuerai le comte.

MARTON

Le comte de Candale ?

LE CHEVALIER

Eh ! oui, le comte de Candale, le mari de Louise !

MARTON

Comment !... mais je croyais que c'était votre ami ?

LE CHEVALIER

Mon ami ! oui, sans doute, il l'a été ; mais, aujourd'hui, c'est mon ennemi mortel ; ne m'enlève-t-il pas ce que j'ai de plus cher au monde ?

MARTON

Mon Dieu ! vous me faites frémir ; est-ce que M. le comte sait quelque chose de votre amour pour sa femme ?

LE CHEVALIER

Oh ! Dieu merci, il ne s'en doute point : j'ai eu la force de le cacher à tout le monde.

MARTON

Ah ! je respire ! Eh bien, monsieur le chevalier, transigeons. Vous veniez pour voir ma maîtresse, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER

Hélas ! oui.

MARTON

Vous comprenez que c'est impossible.

LE CHEVALIER

Impossible, Marton ?

MARTON

Car, enfin, quels sont ses torts envers vous ? De vous avoir aimé... de vous aimer encore... voilà tout.

LE CHEVALIER

Tu crois qu'elle m'aime toujours ?

MARTON

Eh ! j'en suis sûre.

LE CHEVALIER

Ah ! Marton, si tu savais le bien que tu me fais !

MARTON

Et, pour la récompenser de cet amour, innocent hier... coupable aujourd'hui, vous feriez un éclat ?... Ah ! fi donc, monsieur le chevalier !

LE CHEVALIER

Je sens bien que tu as raison, Marton ; mais, lorsqu'on aime, est-ce qu'on pense à tout cela !...

MARTON

Mais c'est lorsqu'on aime qu'il faut y penser, au contraire... Voyons, voulez-vous vous brouiller avec le comte... vous fermer à tout jamais sa maison ?...

LE CHEVALIER

Sa maison, Marton ! ah ! tu peux bien compter que je n'y reviendrai jamais !

MARTON

Allons donc !... demain, vous y serez... tenez, là où vous êtes.

LE CHEVALIER

Marton, je te jure...

MARTON

Ne jurez pas. Eh !... là, qui sait ?... si madame de Candale tenait la promesse que vous a faite mademoiselle de Torigny... enfin, on ne peut pas savoir : on voit des choses si étranges !

LE CHEVALIER

Oh ! alors, Marton, tu comprends bien que, dans ce cas-là, ce serait autre chose.

MARTON

Allons donc !... Eh bien, voilà que vous redevenez raisonnable, et je veux vous en récompenser. Écrivez une lettre, et je la remettrai.

LE CHEVALIER

J'en ai écrit une, Marton.

MARTON

D'avance ?

LE CHEVALIER

Savais-je ce qui arriverait ?... Je l'ai écrite à tout hasard.

MARTON

Alors vous n'êtes pas encore si malade que je croyais... Donnez.

LE CHEVALIER

La voilà... Mais, en la lui remettant, tu lui diras...

MARTON

Je lui dirai que, de peur de la compromettre, vous êtes parti à l'instant même.

LE CHEVALIER

Marton, je voudrais cependant bien rester un instant encore.

MARTON

Restez si vous voulez ; mais, alors, je ne remets rien...

LE CHEVALIER

Je m'en vais.

(Il s'avance vers la chambre du comte.)

MARTON, l'arrêtant

Par où vous en allez-vous donc ?

LE CHEVALIER

Mais par où je suis venu.

MARTON

C'est cela ! pour que tout le monde vous voie. Tenez, passez par cette chambre, elle conduit à la mienne ; et, si l'on vous voit

sortir... eh bien, il n'y aura que moi de compromise.

LE CHEVALIER, se retournant

Il y a donc une sortie par chez toi, Marton ?

MARTON

Oui ; mais il n'y a pas d'entrée... je vous en préviens.

LE CHEVALIER, s'arrêtant sur le seuil

Marton, ma chère Marton, rappelle bien à ta maîtresse ce qu'elle m'a promis.

(Jasmin rentre.)

MARTON, poussant le chevalier

C'est bon !... mais c'est bon !... Le corridor, la chambre à droite, le petit escalier... et tirez sur vous la porte de la rue ; que je l'entende !... (On entend le bruit d'une porte qui se ferme.) Là, bien !

(Elle se retourne et aperçoit Jasmin sur le seuil de la porte en face d'elle.)

Scène IV

Marton, Jasmin, tenant chacun une lettre à la main.

JASMIN

Très-bien, Marton ! très-bien !

MARTON

Allons, Jasmin, pas de secrets...

JASMIN

Allons, Marton, pas de mensonge.

MARTON

Qu'est-ce que c'était que cette belle dame ?

JASMIN

Une marquise que nous aimons... Qu'est-ce que c'était que ce beau jeune homme ?

MARTON

Un chevalier qui nous aime... Et cette lettre ?

JASMIN

Cette lettre, c'est une lettre pour monsieur... Et ce billet ?

MARTON

Ce billet, c'est un billet pour madame.

JASMIN

Mais qu'est-ce que tu disais donc, Marton, que cela tournerait mal ?... Il me semble que cela va à merveille, au contraire ; nous commençons par où l'on finit.

MARTON, mettant la lettre dans son corset

Il faut convenir, Jasmin, que les maîtres d'aujourd'hui sont bien dépravés !...

JASMIN, mettant la lettre dans sa poche

Ne m'en parle pas, Marton... Comment !... mais ce sont eux qui nous pervertissent.

MARTON

Chut !

JASMIN

Quoi ?

MARTON

Les voilà qui rentrent.

JASMIN

Alors, rendons-nous chacun à notre poste... Toute sorte de prospérités à ton chevalier, Marton !

(Il rentre par la porte latérale à droite du spectateur.)

MARTON, s'avançant vers la porte latérale à gauche

Bonne chance pour ta marquise !...

(Au moment où elle va pour entrer,
on entend la voix de la comtesse.)

LA COMTESSE, de l'antichambre

Marton !...

MARTON, s'arrêtant

Oh ! mon Dieu !... c'est la voix de madame la comtesse.

(Elle court vers la porte du fond,
qui s'ouvre avant qu'elle y soit arrivée.)

Scène V

Marton, la comtesse, ouvrant la porte du fond.

LA COMTESSE

Marton, au secours !... Marton, un fauteuil !... Marton, vite, vite, vite !

(Elle se laisse tomber sur le fauteuil.)

MARTON

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, madame, qu'avez-vous donc ?...

LA COMTESSE

Marton !... je suis mariée.

MARTON

Oh !... ce n'est que cela ?...

LA COMTESSE

Comment peux-tu me répondre ainsi, quand tu sais que je suis au désespoir ? Marton, tu as un bien mauvais cœur !...

(Elle laisse tomber sa tête contre Marton.)

MARTON

Ah ! mon Dieu, est-ce que madame s'évanouit ?

LA COMTESSE

Je crois qu'oui... As-tu des sels, de l'eau des Carmes, Marton ? Je me meurs !...

MARTON

Il y en a dans l'appartement de madame, et je cours en chercher.

(Elle fait un mouvement pour sortir, mais la comtesse l'arrête.)

LA COMTESSE

Ne me quitte pas !... Ah !...

MARTON, revenant

Mais qu'avez-vous donc fait de M. le comte ?

LA COMTESSE

Le sais-je, moi ?... En descendant de voiture, je me suis sauvée. (Elle ferme les yeux avec la plus grande langueur.) Tu n'as donc rien à me faire respirer, Marton ?

MARTON

Non ; mais j'ai quelque chose à vous apprendre.

LA COMTESSE, sans rouvrir les yeux

Parle...

MARTON

J'ai vu le chevalier.

LA COMTESSE, ouvrant les yeux

Quel chevalier, Marton ?

MARTON

Quel chevalier ?... Comme s'il y en avait deux au monde !...
Le chevalier de Valclos, donc...

LA COMTESSE, vivement

Tu l'as vu, Marton ?... Et où l'as-tu vu ?

MARTON

Ici.

LA COMTESSE

Ici ? Oh ! mon Dieu ! est-ce qu'il y serait encore ? Tu me fais peur !

MARTON

Que madame la comtesse se rassure : il est parti.

LA COMTESSE

Ah ! il est parti ?... Je respire... Et que venait-il faire ici, le malheureux ?

MARTON

Il venait pour voir madame la comtesse une dernière fois... Il était comme un fou...

LA COMTESSE

Pauvre chevalier !

MARTON

Il voulait absolument mourir.

LA COMTESSE

C'est comme moi, Marton... Tu as vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, il n'y a qu'un instant !... Mais on a beau faire, on ne meurt pas quand on veut !

MARTON

Et c'est bien heureux, ma foi ! car on se repentirait souvent

d'être morte.

LA COMTESSE

Tu me dis donc qu'il est parti ?

MARTON

Oui, et ce n'est pas sans peine, je vous assure.

LA COMTESSE

Mais sans doute il n'est point parti ainsi sans te charger de me dire quelque chose ?

MARTON

Il a fait mieux que cela.

LA COMTESSE, avec un reste de langueur

Qu'a-t-il fait, Marton ?

MARTON

Il m'a laissé une lettre.

LA COMTESSE

Une lettre ! mais il me semble que c'est bien hardi de sa part d'oser m'écrire... Qu'en dis-tu ?

MARTON

Dame !... la circonstance était grave, et il a cru qu'en faveur de son désespoir...

LA COMTESSE

Il était donc bien désespéré ?

MARTON

Oh ! plus que madame la comtesse ne peut le croire.

LA COMTESSE

C'est égal... je ne lirai pas cette lettre, Marton... Où est-elle ?

MARTON

La voilà...

LA COMTESSE, la lui prenant des mains,
et l'ouvrant tout en parlant

C'est fort mal à vous d'avoir pris cette lettre, Marton, et il faut la rendre au chevalier.

MARTON

Mais c'est impossible, maintenant que madame l'a ouverte.

LA COMTESSE

Je l'ai ouverte ?... Oh ! mon Dieu, oui... c'est vrai... Je te jure, Marton, que je ne sais pas comment cela s'est fait !...

MARTON

Oh ! les lettres... cela s'ouvre toujours tout seul.

LA COMTESSE

Dame ! maintenant, puisqu'elle est ouverte, qu'en dis-tu ?... autant la lire...

MARTON

Oh ! mon Dieu, oui ; et c'est, je crois, ce que madame a de mieux à faire.

LA COMTESSE, lisant

« Chère Louise, si l'on mourait de douleur, je serais déjà mort ! »

MARTON

Hein !... que vous ai-je dit ?...

LA COMTESSE, continuant

« Un seul espoir me soutient... Je compte sur la promesse que vous m'avez faite, que le comte de Candale ne serait jamais pour vous autre chose qu'un frère. »

MARTON

Vous lui avez promis cela ? (La comtesse fait de la tête un signe que oui.) Hum !...

LA COMTESSE, reprenant

« Si vous avez l'espoir de tenir votre serment, un mot, un signe, je vous en supplie, qui me tranquillise... quelques accords à votre clavecin, par exemple, et je serai le plus heureux des hommes. » (S'interrompant.) Ah ! ce pauvre chevalier ! vois donc comme il est discret, Marton : il ne demande qu'un peu de musique...

MARTON

Ah ! le fait est qu'on ne peut pas être moins exigeant.

(Elle veut reprendre la lettre.)

LA COMTESSE

Mais attends donc... Il y a un post-scriptum.

MARTON

Oh ! s'il y a un post-scriptum, c'est différent alors !

LA COMTESSE, continuant

« Il est inutile de vous dire que je passerai la nuit sous vos fenêtres. » Sous mes fenêtres, tu l'entends, Marton... Mon Dieu ! mais il va mourir de froid !

MARTON

Oh ! il ne restera que jusqu'à ce qu'il entende le clavecin.

LA COMTESSE

Et... et s'il ne l'entend pas, Marton ?

MARTON

Oh ! alors, je ne réponds pas de lui !...

LA COMTESSE, se levant vivement

Marton !

MARTON

Qu'y a-t-il ?

LA COMTESSE, écoutant

Marton, c'est le comte !... Marton, je me sauve !

MARTON

Faut-il que je reste ici, ou que je suive madame ?

LA COMTESSE

Viens, viens, viens ! nous ne serons pas trop de deux !

Scène VI

Le comte, qui a vu la comtesse s'enfuir et Marton la suivre, s'arrête un instant sur le seuil de la porte du fond, puis va lentement à la porte latérale, qu'il essaye d'ouvrir ; Jasmin.

LE COMTE

Le verrou y est... Je ne m'étais pas trompé, et, s'il y a attaque, il y aura défense. Ou je m'abuse fort, ou ma femme ne me paraît pas avoir pour moi une sympathie bien entraînante... Si je pouvais lui dire ce qui se passe de mon côté, pardieu ! je crois que je la rendrais heureuse.

JASMIN, entr'ouvrant la porte latérale

M. le comte est seul ?

LE COMTE

Parfaitement seul.

JASMIN

Une lettre pour M. le comte.

LE COMTE

Une lettre de qui ?

JASMIN

M. le comte ne s'en doute pas ?

LE COMTE

Non, pas le moins du monde.

JASMIN

Alors, M. le comte est bien indifférent ou bien modeste.

LE COMTE

Est-ce que ce serait de la marquise ?

JASMIN

D'elle-même.

LE COMTE

Mais donne donc vite, faquin !

JASMIN

Je ne savais pas si, aujourd'hui, M. le comte voudrait la recevoir, ou aurait le temps de la lire.

LE COMTE, décachetant la lettre

Comment ! est-ce que tu ne sais pas que j'en suis amoureux fou, de la marquise ?

JASMIN

Si fait, monsieur le comte.

LE COMTE

Eh bien, alors... (Il lit.) « Hier encore, vous m'avez affirmé que vous n'aimiez que moi et que vous n'aimeriez jamais que moi ; que votre mariage était une simple affaire de convenance, et que mademoiselle de Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. »

JASMIN

M. le comte lui a dit cela ?

LE COMTE

Ma foi, oui... Moi, que veux-tu ! je ne savais que lui dire... J'aurais bien voulu te voir, maraud, faisant la cour à une femme et en épousant une autre.

JASMIN

M. le comte me connaît trop bien pour croire que j'aurais fait une promesse que je n'aurais pas eu l'intention de tenir.

LE COMTE

Eh ! qui te dit que je ne la tiendrai pas ? M. de Richelieu a bien tenu la sienne.

JASMIN

Mademoiselle de Torigny est plus jolie que mademoiselle de Noailles.

LE COMTE

Elle est donc jolie, ma femme ?... Ah ! palsambleu ! il faudra que je la regarde !

JASMIN

M. le comte oublie sa lettre.

LE COMTE

Eh ! c'est toi qui viens me distraire avec toutes tes balivernes. (Continuant.) « Et que mademoiselle de Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. Je ne demande pas mieux que de vous croire et de vous récompenser du sacrifice que vous m'aurez fait ; mais vous pensez bien qu'en pareille circonstance, on ne croit pas les gens sur parole : voulez-vous venir souper avec moi ce soir ? On sait depuis le matin que j'ai ma migraine ; vous me trouverez seule, et mes gens sont prévenus que je n'y suis que pour vous. » Pas de signature.

JASMIN

Oh ! il n'y a point à s'y tromper, la pauvre femme est venue elle-même.

LE COMTE

Où cela ?

JASMIN

À la petite porte... dans une voiture fermée.

LE COMTE

Pardieu ! voilà bien les femmes !... Tant que je suis libre, elle fait la prude... Je me marie, elle court après moi... Et qui lui a parlé ?

JASMIN

Moi-même.

LE COMTE

Ah ! toi-même. Et quel air avait-elle ?

JASMIN

L'air désespéré.

LE COMTE

L'air désespéré !... M. Jasmin, vous êtes un flatteur... et vous dites cela pour me faire plaisir...

JASMIN

Non, sur ma parole ; et je suis sûr que, si M. le comte n'y allait pas, il y aurait de ce côté-là quelque malheur !

LE COMTE

Vraiment !... Tu crois qu'elle m'aime à ce point-là ?

JASMIN

M. le comte peut m'en croire... C'est une tête tournée.

LE COMTE

Eh bien, mais... on fera ce qu'on pourra pour la remettre en place, Jasmin.

JASMIN

M. le comte a-t-il des ordres à me donner ?

LE COMTE

Descends, et dis à Lapierre d'atteler les chevaux bais à la voiture sans armoiries, et puis, à tout hasard, il ira m'attendre à la porte.

JASMIN, voyant son maître qui se dirige
vers la chambre de la comtesse

Eh bien, où va donc monsieur ?

LE COMTE

Chez la comtesse, pardieu ! Je ne sortirai pas sans lui dire bonsoir. Il faut des formes.

JASMIN

Dans combien de temps faut-il que je remonte ?

LE COMTE

Mais dans dix minutes, un quart d'heure, à peu près.

JASMIN

Cela suffit.

(Il sort par la porte du fond, tandis que le comte va frapper à la porte latérale.)

Scène VII

Le comte, Marton, de l'autre côté de la porte.

MARTON

Qui va là ?

LE COMTE

C'est moi, Marton.

MARTON

Que veut monsieur ?

LE COMTE

Mais je désirerais entretenir un instant madame la comtesse... Demande-lui si elle veut me faire la grâce de me recevoir chez elle, ou l'honneur de me rejoindre ici. (Moment de silence.) On se consulte.

MARTON

Madame la comtesse préfère aller rejoindre M. le comte.

LE COMTE

Allons, je ne m'étais pas trompé ; on me craint, c'est flatteur !

Scène VIII

La comtesse, le comte.

LA COMTESSE

Monsieur le comte, je me rends à vos ordres.

LE COMTE

À mes ordres, madame ? Mais on vous a mal transmis mes paroles ; c'est à ma prière qu'il faudrait dire, et c'est moi qui suis on ne peut plus reconnaissant de tant de condescendance.

LA COMTESSE

Oh ! monsieur le comte... je sais qu'un mari a le droit d'ordonner.

LE COMTE

Qui donc vous a dit cela, madame ? Quelque mal appris de procureur.

LA COMTESSE

Non, monsieur, c'est ma tante.

LE COMTE

Ah ! si la chose vient de madame de Torigny, à la bonne heure. Oui, c'était comme cela de son temps, les maris étaient féroces ; mais, de nos jours, ils se sont fort civilisés, et, en général, ce sont aujourd'hui les femmes qui commandent et les maris qui obéissent.

LA COMTESSE

Oh ! monsieur, je n'ai point la prétention de vous faire obéir, et, si j'étais seulement certaine...

LE COMTE

Que je ne commandasse point, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE

Du moins des choses trop difficiles.

LE COMTE

Rassurez-vous, madame la comtesse ; peut-être prierai-je... peut-être implorerai-je... on ne peut répondre de rien, mais je n'ordonnerai jamais.

LA COMTESSE

Vraiment, monsieur le comte ?... Mais le mariage n'est donc point une chose si terrible qu'on le disait ?

LE COMTE

C'est qu'il y a mariage et mariage, comtesse... Le nôtre, par exemple, n'est point un mariage comme tous les autres... Mais asseyez-vous donc, madame, ou je croirai que vous voulez me quitter tout de suite...

LA COMTESSE

Oh ! monsieur, du moment que je n'ai plus peur de vous, je

resterai tant que vous le voudrez.

LE COMTE, approchant un fauteuil et à part
Allons, je crois que je souperai avec la marquise.

LA COMTESSE

Ce pauvre chevalier !... va-t-il être content !

LE COMTE, s'asseyant à son tour sur une chaise

Je disais donc que notre mariage, à nous, s'était fait d'une façon étrange. Nos pères avaient disposé de nous, et notre oncle le commandeur était chargé par eux de veiller à ce que leurs dernières intentions fussent remplies. Le moyen de faire de la rébellion contre un oncle qui vous donne six cent mille livres en mariage, et qui vous en promet quatre fois autant à sa mort ?... Impossible ! Vous étiez au couvent, à Soissons ; j'étais à la cour, à Versailles, il n'y avait pas moyen de se voir souvent ; d'ailleurs, à quoi bon se voir, quand on sait d'avance que l'on est destiné l'un à l'autre ?... Si nous devons nous déplaire, il était toujours temps d'en arriver là... Si nous devons nous aimer... eh bien, mais il n'est jamais trop tard quand on doit s'aimer, et moins il y a de fait dans ce cas, c'est tant mieux, car plus il reste à faire.

LA COMTESSE, vivement

Oh ! pour moi, monsieur le comte, j'ai bien peur que vous ne m'aimiez jamais.

LE COMTE

Eh bien, moi, comtesse, je crois que vous avez encore plus peur que je ne vous aime.

LA COMTESSE

Oh ! monsieur le comte !

LE COMTE

Mais, voyons un peu, pourquoi pensez-vous que je ne vous aimerai jamais ?

LA COMTESSE

Parce que je suis pleine de défauts, je vous en préviens.

LE COMTE

Et moi, croyez-vous que j'aie la prétention d'être parfait ?

LA COMTESSE

Oh ! mais vos défauts ne sont pas si grands que les miens, j'en suis sûre.

LE COMTE

Qui sait ?... Voyons un peu les vôtres.

LA COMTESSE

D'abord, je suis curieuse à l'excès.

LE COMTE

Et moi, curieux à la rage.

LA COMTESSE

Je suis volontaire.

LE COMTE

Et moi, entêté.

LA COMTESSE

À la moindre contrariété, je boude.

LE COMTE

À la plus petite opposition, j'éclate.

LA COMTESSE

Alors, je déchire mes blondes.

LE COMTE

Je mets en morceaux mes dentelles.

LA COMTESSE

Je casse mes chinoiseries.

LE COMTE

Je brise mes glaces.

LA COMTESSE

Je gronde Marton.

LE COMTE

Et moi, je bats Jasmin.

LA COMTESSE

Oh ! comme c'est étrange que nous ayons justement les mêmes défauts !

LE COMTE

Comtesse, c'est de la sympathie, ou je ne m'y connais pas.

LA COMTESSE

Ah ! mon Dieu, mais... c'est tout ?

LE COMTE

J'ai oublié...

LA COMTESSE

Ah !...

LE COMTE

Je suis joueur.

LA COMTESSE

Joueur ?... Oh ! c'est un bien vilain défaut... Mais vous êtes beau joueur, au moins ?

LE COMTE

Moi ?... Joueur exécrable, comtesse !... Je jouerais la peste, que je voudrais la gagner... Et vous, êtes-vous joueuse ?

LA COMTESSE

Oh ! moi, non, non !

LE COMTE

Mais vous avez bien quelque autre chose à m'avouer encore ?

LA COMTESSE

J'en ai une... mais, celle-là, j'aurais bien voulu vous la cacher.

LE COMTE

Des secrets entre nous, comtesse ?... Oh ! fi donc, des secrets, c'est bon entre gens qui s'aiment.

LA COMTESSE

Alors, vous exigez donc que je vous dise tout ?

LE COMTE

Je vous ai dit que je n'exigerais jamais...

LA COMTESSE

Alors, vous m'en priez ?

LE COMTE

Je vous en prie.

LA COMTESSE

Je n'oserai jamais...

LE COMTE

C'est donc bien terrible ?

LA COMTESSE

Oui.

LE COMTE

Je vous ai dit que j'étais curieux, vous m'avez dit que vous étiez curieuse... Dites-moi ce que vous avez à me dire, et moi... je vous raconterai quelque chose à mon tour.

LA COMTESSE

Vraiment ?

LE COMTE

Parole d'honneur.

LA COMTESSE

Imaginez-vous...

(Elle s'arrête.)

LE COMTE

J'écoute.

LA COMTESSE

Et moi, je tremble.

LE COMTE, lui prenant la main

Voyons, rassurez-vous.

LA COMTESSE

Imaginez-vous donc qu'au couvent j'avais une amie...

LE COMTE

Jusque-là, il n'y a rien de bien répréhensible.

LA COMTESSE

Non !... mais... mais cette amie avait un frère.

LE COMTE

Ah ! elle avait un frère ?

LA COMTESSE

Hélas ! oui, et, chaque fois que ce frère venait la voir, mon amie, pour me donner quelque distraction... vous savez comme on a peu de distractions au couvent... mon amie m'emmenait avec elle au parler.

LE COMTE

Eh bien, mais il n'y a pas encore grand mal à cela.

LA COMTESSE

Mais c'est ici que le mal commence.

LE COMTE

Nous allons en juger.

LA COMTESSE

Il en résulta que peu à peu je pris l'habitude de voir le chevalier... et que je commençai à distinguer les jours les uns des autres, ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors ; si bien que j'étais maussade les jours où il ne venait pas, et que, comme, de son côté, le chevalier éprouvait la même chose, il commença par venir deux fois la semaine au lieu d'une, puis trois fois, puis quatre fois, enfin tous les jours.

LE COMTE

Et votre amie restait entre vous deux, je suppose ?

LA COMTESSE

Oh ! elle ne nous quittait jamais... Mais ce fut ce qui nous perdit.

LE COMTE

Comment cela ?

LA COMTESSE

Oui, le chevalier n'eût point osé me dire qu'il m'aimait... mais il le disait à sa sœur... Moi, de mon côté... mon Dieu ! vous le savez, on n'a point de secret pour une amie de pension... moi, je disais à la mienne que j'avais du plaisir à voir le chevalier, et elle le redisait à son frère... de sorte qu'un beau jour nous nous trouvâmes nous aimer, et nous être dit que nous nous aimions sans savoir comment cela s'était fait.

LE COMTE

Ah ! l'heureux coquin que ce chevalier !

LA COMTESSE

Oh ! oui, il était bien heureux... et moi aussi, j'étais bien heureuse ! (Le comte s'incline en signe de remerciement.) Mais c'est dans ce moment-là justement qu'on est venu, de la part de notre oncle, le commandeur, m'annoncer qu'il fallait me préparer à vous épouser... Si vous n'avez pas osé résister, à plus forte raison moi

qui ne suis qu'une femme... Jugez de notre désespoir. Nous nous jurâmes de nous aimer toujours, et j'obéis.

LE COMTE

Fort à contre-cœur. Oh ! je m'en suis aperçu.

LA COMTESSE

Que voulez-vous ! je ne vous savais pas bon comme vous l'êtes : je me faisais du mariage une idée fort exagérée... à ce qu'il me paraît : j'avais peur.

LE COMTE

Et vous êtes rassurée, maintenant ?

LA COMTESSE

Un peu.

LE COMTE

Et qu'avez-vous résolu à l'égard du chevalier ?

LA COMTESSE

Je connais mon devoir, monsieur le comte ; je sais ce que je dois à un homme qui se conduit avec autant de délicatesse que vous le faites. Je ne le reverrai jamais.

LE COMTE

Oh ! voilà de l'exagération, comtesse !... Comment donc ! mais il croirait que c'est moi qui exige de vous ce sacrifice... Il irait disant partout que je suis jaloux, et cela me perdrait d'honneur. D'ailleurs, peut-on répondre de ne pas revoir un homme que le hasard peut vous faire rencontrer à l'église, au spectacle, à la promenade, au bal ? Non, comtesse ; il ne faut promettre que ce que l'on peut tenir. Je m'en fie à vous, à vos principes, au respect que vous devez avoir vous-même pour le nom que vous avez consenti à porter... Ne fuyez ni ne cherchez le chevalier, et, si vous le rencontrez... eh bien, mais, si vous le rencontrez, tâchez de le traiter comme tout le monde, et cela me suffira.

LA COMTESSE

Oh ! monsieur le comte !... (Lui prenant la main à son tour.) Oh ! je serais bien coupable si je trahissais une pareille confiance.

LE COMTE

Alors, je vous quitte donc un peu moins effrayée à la fin de

notre conversation qu'au commencement.

LA COMTESSE

Vous vous en allez ?

LE COMTE

Serais-je assez heureux pour que l'idée vous fût venue de me retenir ?

LA COMTESSE

Oh ! non, non !... Mais je croyais que vous aviez quelque chose à me raconter à votre tour.

LE COMTE

Ah ! c'est vrai, je vous l'avais promis ; mais, après un roman comme le vôtre, après des scènes de parloir, après des serments échangés, ce que j'avais à vous dire est trop monotone, et mieux vaut que je me taise.

LA COMTESSE

C'est égal, dites toujours.

LE COMTE

Moi, ce n'est point une passion ; c'est un simple engagement que j'ai avec une certaine marquise.

LA COMTESSE

Jeune ?

LE COMTE

Vingt-cinq ans.

LA COMTESSE

Mariée ?

LE COMTE

Veuve.

LA COMTESSE

Et qui s'appelle ?

LE COMTE

Ah ! comtesse, je ne vous ai pas demandé le nom du chevalier.

LA COMTESSE

C'est juste, monsieur.

LE COMTE

Je ne vous retiens pas, comtesse.

LA COMTESSE

Je ne voudrais pas vous gêner, monsieur le comte.

LE COMTE, saluant

Madame...

LA COMTESSE, faisant la révérence

Monsieur...

LE COMTE, pirouettant

Jasmin !...

LA COMTESSE

Allons, je vois que cela ne me sera pas si difficile que je le craignais de rester fidèle à ce pauvre chevalier.

(Elle rentre chez elle.)

LE COMTE

Décidément, il paraît que je garderai ma parole à la marquise.

JASMIN, entrant par la porte latérale

M. le comte m'a appelé ?

LE COMTE

La voiture est-elle à la petite porte ?

JASMIN

Il y a un quart d'heure qu'elle attend M. le comte.

LE COMTE

Mon manteau, Jasmin.

JASMIN

Ah ! M. le comte sort ?

LE COMTE

Certainement que je sors. (On entend chez la comtesse une brillante ritournelle.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

JASMIN

Madame la comtesse sans doute qui joue du clavecin.

LE COMTE

Tiens ! mais c'est un fort joli talent que possède là ma femme.

(Il sort.)

Scène IX
Jasmin, Marton.

MARTON, entrant vivement

Jasmin !... psitt !

JASMIN

Ah ! c'est toi, Marton... Eh bien, que faisons-nous de ce côté-là ?

MARTON

Nous donnons un concert au chevalier. Et nous, que faisons-nous de ce côté-ci ?

JASMIN

Nous allons souper chez la marquise.

LE COMTE, de son appartement

Jasmin !

JASMIN

Me voilà, monsieur.

(Il rentre.)

LA COMTESSE, de son appartement

Marton !

MARTON

Me voici, madame. (Elle fait quelque pas, puis s'arrête sur le seuil de l'appartement de sa maîtresse.) C'est égal, voilà une singulière nuit de noces !...

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

Scène première

Le comte et le chevalier, entrant ensemble.

LE COMTE

Comment ! c'est toi, mon cher chevalier ! mais je t'ai vraiment cru mort, et j'ai été sur le point de porter ton deuil... Que diable es-tu donc devenu depuis six mois ?

LE CHEVALIER

Que veux-tu, mon cher ! quand on a une espèce de régiment à soi, et un ministre de la guerre qui exige que l'on fasse ses garnisons, on ne s'appartient plus, et il faut bien s'en aller, je ne sais où, moi, dans la Picardie, à Laon, à Mézières, parmi des gens qui parlent l'iroquois et le hottentot... Enfin, j'ai obtenu un congé de six mois, et me voilà à Paris !

LE COMTE

Depuis quand ?

LE CHEVALIER

Depuis trois jours.

LE COMTE

Depuis trois jours ! et je te vois ce matin pour la première fois ?

LE CHEVALIER

Comment diable voulais-tu que je vinsse ? Je te savais en grandes affaires.

LE COMTE

Ah ! c'est vrai, à propos, je me suis marié hier... Tu as su cela ?

LE CHEVALIER

Pardieu ! il serait beau, quand un homme comme toi se marie, que tout Paris ne s'en occupât point, au moins pendant vingt-quatre heures.

LE COMTE

C'était une chose arrangée depuis longtemps, et que, tous les trois mois, mon oncle le commandeur me rappelait... J'ai retardé tant que j'ai pu, mais enfin il a bien fallu s'exécuter...

LE CHEVALIER

Et où est-il, ce cher oncle ?

LE COMTE

Dans ses terres, où il est retenu par la goutte.

LE CHEVALIER

Et tu es content ?

LE COMTE

Ma foi, oui... Tu comprends, c'est un de ces mariages convenables, comme en arrangeant entre eux les grands parents : une cousine à moi, cinquante ou soixante mille livres de rente, à ce que m'a dit mon homme d'affaires, des diamants de famille à boisseaux, et une substitution de six cent mille livres, un majorat, comme disent les Allemands, constitué en faveur du premier de nos enfants mâles... Ah ! j'oubliais le principal, un beau nom et qui fera bien dans l'arbre généalogique de notre famille : mademoiselle de Torigny...

LE CHEVALIER, faisant semblant de chercher

Mademoiselle de Torigny ?... Attends donc, attends donc ; mais je connais cela, moi !

LE COMTE

Sans doute... D'abord, tu as connu le maréchal qui est mort, c'était son père ; et puis il y a encore une vieille tante, une vieille marquise de Torigny, qui doit avoir quelque cent vingt ans, et dont madame de Candale hérite.

LE CHEVALIER

J'y suis ! une ancienne dame d'honneur de madame la duchesse, une vieille amie de M. de Lauzun ?

LE COMTE

Justement... Je crois même que, par elle, nous donnons tant soit peu la main gauche aux Biron... Eh bien, cette chère femme a veillé elle-même à l'éducation de sa nièce, qu'elle a mise près

d'elle, dans un couvent à Soissons, aux Ursulines, aux Carmélites, je ne me rappelle plus où...

LE CHEVALIER

À Saint-Jean, peut-être ?

LE COMTE

Eh ! justement... Comment diable sais-tu cela, toi ?

LE CHEVALIER

C'est que j'ai une sœur aussi, moi, qui est au couvent.

LE COMTE

Ah ! ah ! tu as une sœur au couvent ?

LE CHEVALIER

Cela t'étonne ?

LE COMTE

Et pourquoi cela m'étonnerait-il ? Quoi de plus naturel que d'avoir sa sœur au couvent ? Et tu dis donc que ta sœur était au couvent, à Soissons ?

LE CHEVALIER

Sans doute.

LE COMTE

À Saint-Jean ?

LE CHEVALIER

Oui.

LE COMTE

Tiens ! tiens ! tiens !

LE CHEVALIER

Et, comme j'étais en garnison à Laon, et qu'il n'y a que huit lieues de Laon à Soissons...

LE COMTE

Oui, tu venais voir ta sœur, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER

Oh ! très-souvent : deux ou trois fois la semaine, et quelquefois davantage.

LE COMTE

Mais c'est d'un excellent frère, cela !

LE CHEVALIER

Que veux-tu ? On s'ennuie tant dans ces maudites garnisons, qu'il faut bien se distraire un peu... De sorte que, tu comprends, je ne serais pas étonné d'avoir vu ta femme.

LE COMTE

Eh bien, ni moi non plus. Dans tous les cas, mon cher, j'espère bien que tu me permettras de te présenter à elle. Si vous ne vous connaissez pas, eh bien, mais vous ferez connaissance, et, si la connaissance est faite, vous la renouvellerez, voilà tout.

LE CHEVALIER

Comment ! mais j'allais t'en prier... Où est-elle ?...

LE COMTE

Chez elle. Attends, je vais y voir... (Allant à la porte.) Ah ! la porte n'est pas fermée aujourd'hui ; c'est déjà un progrès... Attends-moi là, je reviens, chevalier.

Scène II

Le chevalier, puis Marton.

LE CHEVALIER

Eh bien, ma parole d'honneur, il n'y a rien de tel que ces roués pour faire d'excellents maris. Il va me présenter à sa femme !... je n'aurais pas osé le lui demander, il me l'offre... On n'est pas plus aimable.

MARTON, entrant par la porte du fond, et
traversant le théâtre pour aller chez sa maîtresse

Comment ! c'est vous, monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER

Eh ! oui ! c'est moi, Marton... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

MARTON

Je croyais que vous ne deviez jamais rentrer ici... « Marton, c'est pour la dernière fois ! Marton, je te jure... » Quand disiez-vous cela ?... C'était hier, je crois.

LE CHEVALIER

Hier, Marton, j'étais au désespoir.

MARTON

Et aujourd'hui ?

LE CHEVALIER

Aujourd'hui, Marton, je suis le plus heureux des amants.

MARTON

« Je tuerai le comte, Marton ! » Hier un tigre, aujourd'hui un agneau... Ah ! l'on a bien raison de dire que la musique adoucit les mœurs de l'homme.

LE CHEVALIER

Tu sais donc... ?

MARTON

Est-ce que je ne sais pas tout ?

LE CHEVALIER

Alors, tu crois qu'elle sera heureuse de me revoir ?...

MARTON

Cela se demande-t-il ?... Enchantée !... Mais, dites-moi, l'avez-vous prévenue ?

LE CHEVALIER

Non, je n'ai pas eu le temps.

MARTON

Mais c'est fort imprudent, ce que vous avez fait là ! Si, en vous voyant, elle allait s'écrier...

LE CHEVALIER

Oh ! il n'y a pas de danger : toutes mes précautions sont prises. Le comte sait déjà que j'avais une sœur dans le même couvent que celui où était Louise, et, par conséquent, cela ne l'étonnera point si ta maîtresse me reconnaît.

MARTON

Et qui a dit cela au comte ?

LE CHEVALIER

Moi-même, Marton.

MARTON

Peste ! c'est fort adroit, et je vois qu'une femme peut se fier à vous, monsieur le chevalier ; cependant faites-y attention, M. le comte est bien fin !

LE CHEVALIER

Il ne sait rien, Marton, il ne sait rien.

MARTON

Chut !... on vient !...

(Elle se recule et fait semblant de chercher
quelque chose sur une table à ouvrage.)

Scène III

Les mêmes, le comte, tenant la comtesse par la main.

LE COMTE

Comtesse, permettez que je vous présente le chevalier de Valclos, capitaine au régiment d'Artois, l'un de mes meilleurs amis... (À part.) C'était lui, sa main tremble.

LE CHEVALIER

Madame la comtesse...

LA COMTESSE

Monsieur le chevalier...

LE COMTE, au chevalier

Eh bien, te rappelles-tu l'avoir déjà vue ?

LE CHEVALIER

Non... non...

LE COMTE

Non ?... Marton, avancez un fauteuil à votre maîtresse.

LA COMTESSE, à Marton

Merci, merci.

MARTON

Madame n'a rien à m'ordonner ?

LA COMTESSE

Non ; va m'attendre chez moi.

LE CHEVALIER

Madame la comtesse permet que je lui présente tous mes compliments ; ce ne sont point ceux d'un indifférent ni d'un étranger, puisque, depuis dix ans, je suis l'ami du comte.

LE COMTE

Oh ! pour cela, c'est vrai, comtesse... et, comme je vous le

disais, de mes meilleurs même... Ce cher chevalier !

LA COMTESSE

Présenté par M. le comte, monsieur, vous êtes sûr d'avance que vos compliments seront reçus comme ils méritent de l'être.

LE COMTE, au chevalier

Eh bien, n'est-ce pas, pour une pensionnaire, ce n'est point trop mal tourné ? (À Jasmin, qui entre.) Que me veut-on ?... ne peut-on être un instant tranquille ?

JASMIN, de la porte

Une lettre pour M. le comte.

LE COMTE

Une lettre !... Comtesse, vous permettez ?...

LA COMTESSE

Monsieur...

JASMIN, bas, au comte

C'est de la marquise ; elle fait dire à M. le comte qu'elle l'attend pour aller aux Champs-Élysées. Le coureur est là, et demande une réponse.

LE COMTE

Dis-lui qu'il attende, et fais mettre les chevaux... Pardon, chevalier, mais il faut que j'écrive quelques lignes. Comtesse, je vous laisse en bonne compagnie.

(Il sort par la porte de côté et Jasmin par la porte du fond.)

Scène IV

La comtesse, le chevalier

LE CHEVALIER, après avoir suivi des yeux Jasmin et le comte, se retourne, et s'aperçoit que la comtesse, embarrassée, est prête à sortir à son tour ; courant à elle et l'arrêtant
Eh bien, mais, Louise, que faites-vous donc ?

LA COMTESSE

C'est que je ne sais vraiment si je dois rester, chevalier.

LE CHEVALIER

Comment ! vous auriez le courage de vous en aller, lorsque nous avons enfin un instant pour nous revoir, lorsqu'après avoir

failli hier matin mourir de douleur, demandez plutôt à Marton, j'ai pensé hier au soir expirer de joie... Mais, madame, si vous vous en allez, qui donc remercierai-je ? à qui donc rendrai-je grâce de vos bontés ?

LA COMTESSE, les yeux baissés

Je n'ai fait, chevalier, que tenir une promesse que je vous avais engagée, et j'ai été aussi heureuse de pouvoir la tenir que vous avez été heureux de ce que je la tenais.

LE CHEVALIER

Oh ! si vous saviez quelle nuit délicieuse j'ai passée, quels doux rêves j'ai faits ! Car, enfin, jusque-là, je n'étais pas encore sûr de votre amour, tandis que maintenant...

LA COMTESSE

Eh bien, chevalier, si vous croyez à votre tour me devoir quelque chose pour cette complaisance, je vous en prie, ne prolongez pas votre visite... Vous avez vu ce que j'ai souffert... J'ai pensé m'évanouir.

LE CHEVALIER

Que je m'en aille ? Oh ! mais, comtesse, je ne vous aimerais pas si je vous obéissais, et vous seriez la première à me punir de cette indifférence... Songez donc combien de choses nous avons à nous dire, que de souvenirs nous avons à échanger, que de pensées cachées au fond de notre cœur demandent à voir le jour !... Moi, m'en aller ? Oh ! non !... non !... À moins que vous ne me chassiez, je ne m'en irai pas.

LA COMTESSE

Que vous êtes cruel, chevalier ! parce qu'on a eu la faiblesse de vous dire qu'on vous aime, voilà que vous devenez exigeant, tyrannique... Mais c'est fort mal, cela ! Souvenez-vous donc que, si je n'appartiens pas encore à un autre, je ne m'appartiens déjà plus à moi-même.

LE CHEVALIER

Ah ! comtesse, oubliez-vous que cet autre vous a enlevée à moi, que c'est mon bien qu'il m'a pris ? Ce bien, je le retrouve,

je le réclame, voilà tout... Oh ! je tiens mon voleur, je ne le lâche plus !

LA COMTESSE

Silence, chevalier !

(Ils reprennent chacun la place qu'ils avaient quand le comte est sorti.)

Scène V

La comtesse, le comte, le chevalier.

LE COMTE jette un coup d'œil sur eux, puis il va à la porte du fond et appelle

Jasmin !

JASMIN

Monsieur le comte.

LE COMTE

Voici la réponse. (Jasmin sort. Le comte revenant en scène.) Eh bien, comtesse, que vous disait le chevalier ?

LA COMTESSE

Mais rien, monsieur.

LE COMTE

Comment ! chevalier, tu étais en tête-à-tête avec une jolie femme, et tu ne lui disais rien !... Madame, je vous en demande pardon pour lui ; il ne faut pas juger le chevalier d'après cette première entrevue ; c'est un garçon d'esprit ; seulement, aujourd'hui, il est triste.

LA COMTESSE

Vraiment, vous êtes triste, monsieur ?

LE CHEVALIER

Mais je ne sais où Candale a été prendre cela ; c'est une imagination qu'il s'est mise en tête... Jamais, au contraire, je n'ai été plus gai et plus heureux qu'en ce moment.

LE COMTE

Parce qu'il a une grande puissance sur lui-même... Mais vous allez voir, comtesse, s'il vous dit toute la vérité... Imaginez-vous d'abord qu'il est amoureux.

LA COMTESSE

Ah !

LE COMTE

Comme un fou !

LE CHEVALIER, à part

Où diable veut-il en venir ?

LE COMTE

Ensuite, vous ignorez peut-être que le chevalier a une sœur.

LA COMTESSE, avec un commencement d'inquiétude

Ah ! M. le chevalier a une sœur ?

LE COMTE

Oui, qui est au couvent ; et, comme le chevalier est un excellent frère, il allait très-souvent voir cette sœur... Or, il est arrivé que cette sœur a une amie qui s'appelait mademoiselle... mademoiselle... Comment s'appelait-elle donc, chevalier ?

LE CHEVALIER

Mais je ne sais, je ne comprends pas.

LE COMTE

Le nom n'y fait rien... Bref, tant il y a, que le chevalier, qui est très-inflammable, n'a pu voir cette amie sans l'adorer.

LE CHEVALIER

Je vous prie de croire, madame la comtesse, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il vous dit là.

LE COMTE

Chevalier, je te préviens que la comtesse sait à quoi s'en tenir là-dessus... N'est-ce pas, comtesse ?

LA COMTESSE

Monsieur le comte, je sais que vous êtes incapable de me tromper.

LE COMTE

Tu vois bien, chevalier, que la comtesse me rend plus justice que toi ; et cependant elle ne me connaît que depuis hier, tandis que, toi, tu me connais depuis dix ans... Si bien que, pour en finir, un jour, le chevalier a appris que celle qu'il aimait, fiancée depuis je ne sais combien de temps à je ne sais quel comte, allait

quitter le couvent et se marier... Est-ce que ce n'est pas cela, chevalier ?

LE CHEVALIER

Je t'écoute et j'attends, car je ne sais où tu en veux venir.

LE COMTE, à la comtesse,
qui semble près de défaillir

Mais asseyez-vous donc, comtesse ; vous serez mieux.

LA COMTESSE

Vous avez raison... (À part.) J'étouffe !

LE COMTE

Grand désespoir, comme vous comprenez bien ; larmes répandues, promesses faites, serments échangés, enfin tout ce qui est d'usage en pareille circonstance... Néanmoins, il fallut se quitter... Ce fut un moment terrible, et dont vous pouvez vous faire une idée, madame. Bref, le mariage eut lieu, le pauvre chevalier pensa en mourir... Et maintenant encore, tenez, tenez, regardez-le, comtesse, il n'en est pas remis.

LE CHEVALIER

Oui, tu as raison, je ne me sens pas bien, j'ai besoin d'air.

LE COMTE, l'arrêtant

Allons donc, chevalier, du courage ! Heureusement que le mari, voyez un peu comme cela se rencontre ! heureusement, dis-je, que le mari était des amis les plus intimes du chevalier ; de sorte que, tout amoureux qu'il était, Valclos n'a point perdu la tête... Oh ! le chevalier, tel que vous le voyez, madame, et tout décontenancé qu'il est à cette heure, est homme de ressources... Il est venu faire son compliment au mari, et l'a prié de le présenter à sa femme, ignorant que le mari savait tout. Vous comprenez, comtesse, la situation de ce pauvre chevalier quand il s'est aperçu qu'il était découvert ?

LA COMTESSE, toute tremblante

Et... et qu'a fait le mari ?

LE COMTE

Ce qu'a fait le mari ?... Mais le mari est homme de bon goût ; il s'est conduit comme se conduisent en pareille circonstance les

gens du bel air... Il n'a pas voulu se donner le ridicule de faire de la jalousie ; d'ailleurs, il sait que cela ne remédie à rien ; il a pensé que les bons procédés valent mieux en pareil cas qu'une scène ridicule... Il a seulement fait voir à ceux qui voulaient le tromper qu'il n'était pas leur dupe. Puis, comme il avait affaire par la ville, il a pris son chapeau, et les a laissés tranquillement ensemble, s'en rapportant à la loyauté de l'un et à la délicatesse de l'autre... Et, s'ils abusent de sa confiance, s'ils le trompent... eh bien, s'ils le trompent, ma foi, tant pis pour eux ! Voilà ce qu'il a fait, le mari.

(Il sort en les saluant.)

Scène VI

La comtesse, le chevalier.

LE CHEVALIER, tombant dans le fauteuil
en face de celui où est assise la comtesse

Mais cet homme a donc un démon familier qui vient lui conter ce qui se passe dans le cœur des gens ?

LA COMTESSE

Je n'ai rien à dire pour vous, chevalier ; mais, quant à moi, je sais que je n'ai point à me plaindre, j'ai bien mérité cela !

LE CHEVALIER

Pardon, mais cela me passe, comtesse ; et comment avez-vous pu, je vous prie, mériter une pareille algarade ?

LA COMTESSE

Comment, chevalier ? En oubliant aujourd'hui sa bonté d'hier.

LE CHEVALIER

Et qu'a-t-il donc fait de si merveilleux ?

LA COMTESSE

Ce qu'il a fait, chevalier ?... Il m'a vue les larmes aux yeux, toute tremblante, pâle comme si j'allais mourir ; il a eu pitié de moi... Et cependant, il était le maître, j'aurais eu beau implorer, prier... s'il avait voulu, je lui appartenais... Non, au lieu de cela, il a respecté mon appartement comme celui d'une sœur.

LE CHEVALIER

Ah ! vous croyez, comtesse, que c'est par générosité que le comte a fait avec vous le Bayard ?

LA COMTESSE

Sans doute, je le crois.

LE CHEVALIER

Eh bien, détrompez-vous, madame ; c'est par indifférence pour vous.

LA COMTESSE

Par indifférence pour moi ?

LE CHEVALIER

Et je devrais même ajouter par amour pour une autre.

LA COMTESSE

Pour une autre ?... En effet, je me rappelle.

LE CHEVALIER

Est-ce qu'on vous aurait laissé ignorer, par hasard, qu'il est en sentiment avec une belle marquise ?

LA COMTESSE

Non ; car il me l'avait dit hier lui-même... Mais, c'est singulier, hier, j'y avais fait à peine attention et je l'avais presque oublié.

LE CHEVALIER

Et maintenant, où croyez-vous qu'il soit ?

LA COMTESSE

Mais comment voulez-vous que je devine, moi ? Je ne sais.

LE CHEVALIER

Eh bien, il est près d'elle.

LA COMTESSE

Qui vous l'a dit ?

LE CHEVALIER

Cette lettre qu'il a reçue...

LA COMTESSE

Eh bien ?

LE CHEVALIER

Eh bien, c'est le coureur de la marquise qui l'a apportée.

LA COMTESSE

Ah ! vous supposez cela.

LE CHEVALIER

Je ne suppose rien... Quand Jasmin est entré, j'ai reconnu la livrée à travers la porte : cerise et argent.

LA COMTESSE

Chevalier, est-ce que vous connaissez cette marquise ?

LE CHEVALIER

La marquise d'Esparville ?

LA COMTESSE

Ah ! elle se nomme la marquise d'Esparville ?

LE CHEVALIER

Vous me demandez si je la connais ? Mais c'est une de nos femmes les plus à la mode.

LA COMTESSE

Vraiment !... Chevalier, répondez-moi comme si je n'étais pas une femme... Est-ce qu'elle est jolie ?

LE CHEVALIER

Mais comme cela... Une certaine mine chiffonnée dont la mobilité fait tout le charme.

LA COMTESSE

Blonde ? brune ?

LE CHEVALIER

Blonde.

LA COMTESSE

Les yeux bleus ou noirs ?

LE CHEVALIER

Les yeux bleus.

LA COMTESSE

C'est très-joli, des yeux bleus... Est-ce que vous aimez les blondes, chevalier ?

LE CHEVALIER

Oh ! est-ce à vous à me faire une pareille question, comtesse ?

LA COMTESSE

C'est juste... Pardon... De l'esprit, sans doute ?

LE CHEVALIER

Du jargon tout au plus.

LA COMTESSE

Cela vaut quelquefois mieux.

LE CHEVALIER

Ajoutez à cela, comtesse, une coquetterie qui fait qu'elle n'a qu'à vouloir pour rendre les gens amoureux d'elle.

LA COMTESSE

Vraiment !... Dites-moi, chevalier, la coquetterie est donc un bien grand attrait pour les hommes ?

LE CHEVALIER

Hélas ! il faut bien l'avouer, pour le plus grand nombre, c'est tout.

LA COMTESSE

Je voudrais être coquette !

LE CHEVALIER

Vous, coquette ? Oh ! mais ce serait vouloir que tous les hommes en mourussent d'amour et toutes les femmes de jalousie.

LA COMTESSE

Plaît-il ?

LE CHEVALIER

Allons, voilà votre esprit qui voyage au troisième ciel ; permettez-moi, comtesse, de le rappeler sur la terre... J'y gagnerai peut-être qu'il s'occupe un peu de moi, qui, par malheur, n'ai point ses ailes.

LA COMTESSE

De vous ?... Mais il en est fort occupé, je vous assure... Seulement, chevalier, ne trouvez-vous point... non pas pour moi, mais pour les autres, pour mes gens, par exemple... pour le comte, s'il venait à rentrer, qu'une première visite deviendrait inconvenante en se prolongeant plus longtemps ?... Je ne vous renvoie pas ; vous connaissez le monde mieux que moi, qui ne suis qu'une provinciale ; j'en appelle à vous-même : vous ne voudriez pas me compromettre.

LE CHEVALIER

Oh ! Dieu m'en garde !... Mais quand vous reverrai-je ?

LA COMTESSE

Demain... après-demain... quand vous voudrez ; la porte de l'hôtel vous est toujours ouverte.

LE CHEVALIER

Ah ! comtesse, peut-être eût-il mieux valu pour moi qu'elle me fût fermée.

LA COMTESSE

Que dites-vous là ?

LE CHEVALIER

Je dis que ce n'est point ainsi que vous me disiez adieu à travers les grilles du parloir...

LA COMTESSE, lui tendant la main

Allons, tenez...

LE CHEVALIER, tristement

Adieu, Louise !... Au revoir, madame la comtesse.

LA COMTESSE

À demain...

Scène VII

La comtesse, puis Marton.

LA COMTESSE, s'asseyant ; après une pause

Marton ! Marton !

MARTON, entrant

Madame la comtesse ?

LA COMTESSE

Venez.

MARTON

J'espère que madame la comtesse est bien heureuse.

LA COMTESSE

Heureuse, et de quoi, Marton ?

MARTON

Eh bien, mais est-ce que M. le chevalier ne sort point d'ici ?

LA COMTESSE

Ah ! oui, tu as raison, Marton, et cela m'a fait un bien grand plaisir de le revoir.

MARTON

Mon Dieu ! que voilà un bien grand plaisir froidement exprimé !...

LA COMTESSE

Que veux-tu ! je m'exprime comme je sens.

MARTON

Mais je me rappelle qu'au couvent madame la comtesse n'en parlait point ainsi.

LA COMTESSE

Mais non, Marton, tu te trompes, je t'assure, et j'aime toujours fort Valclos... Mais tous les jours ne sont point pareils ; il y en a où l'on est mal disposée. Hier, par exemple, eh bien, hier, ce pauvre chevalier m'intéressait au suprême degré.

MARTON

Et aujourd'hui... ?

LA COMTESSE

Aujourd'hui, Marton... est-ce ma faute s'il a été maladroit, s'il s'est mis dans une position ridicule, et si, pour s'en tirer, il est venu tout brutalement me parler d'une chose qui, au lieu de flatter mon esprit, a blessé mon amour-propre ? Je sentais le tort qu'il se faisait, Marton ; mais son mauvais génie était là qui le poussait... Je l'interrogeais... et, tout en l'interrogeant, j'aurais voulu lui dire : « Mais, chevalier, taisez-vous !... chevalier, ne me répondez pas !... tenez-vous-en au repos pour Dieu, vous vous perdez !... » C'eût été une charité que de le lui dire ; mais, que veux-tu ! ma curiosité l'a emporté, je n'en ai pas eu le courage, et je l'ai laissé aller.

MARTON

Comment ! il est resté près de vous à vous parler d'autre chose de son amour ?

LA COMTESSE

Ah ! mon Dieu, si, il m'en a parlé, de son amour, et trop

même... Qu'est-ce qu'un homme toujours tendre, toujours les mains jointes, toujours vous regardant avec passion, toujours exigeant que vous le regardiez de même, qui fait à votre cœur une querelle de la moindre distraction de vos yeux ?... Mais cela fatigue à la fin, Marton... Peut-on sans cesse dire : « Je vous aime... » ? Quand on en a envie, eh bien, on le dit ; mais, à force de le dire, l'envie se passe ; et nous nous le sommes tant dit, que l'envie s'en est un peu passée. Maintenant, il faut attendre qu'elle revienne.

MARTON

Ah ! je vois que madame la comtesse aime le chevalier raisonnablement.

LA COMTESSE

Je ne l'aime encore que trop, Marton !... Car, enfin, mon amour pour lui est un amour coupable ; aussi... tiens, je ne veux plus en parler !... Parlons d'autre chose...

MARTON

Et de quoi madame veut-elle que nous parlions ?

LA COMTESSE

Je voudrais te demander, Marton...

MARTON

Quoi ?

LA COMTESSE

Mais tu ne sais peut-être pas la chose que je veux te demander.

MARTON

Que madame dise toujours ; je sais bien des choses.

LA COMTESSE

Marton, qu'est-ce que c'est que la coquetterie ?

MARTON

Oh ! madame m'attaque par mon fort... La coquetterie, c'est l'art de rendre amoureux les gens qui ne le sont pas, et de rendre fous les gens qui sont amoureux.

LA COMTESSE

Marton, c'est justement cela qu'il me faut.

MARTON

Eh bien, voyez donc comme c'est heureux que nous ayons la chose sous la main.

LA COMTESSE

Et que faut-il faire pour être coquette, Marton ?

MARTON

Oh ! d'abord, il y a les personnes qui n'ont rien à faire pour cela, et qui sont coquettes naturellement.

LA COMTESSE

Celles-là sont bien heureuses !... Mais, enfin, celles qui ne le sont pas ?

MARTON

Eh bien, il faut qu'elles étudient. D'abord, la coquetterie se divise en plusieurs branches ; la première, c'est le caprice... Il ne faut jamais aimer huit jours la même chose.

LA COMTESSE

Mais on n'est point maîtresse de son cœur, Marton.

MARTON

Eh ! qu'est-ce que le cœur a à faire là-dedans ?... Je ne vous parle pas des hommes, je vous parle des choses ; je vous parle robes, bijoux, dentelles, voitures... Tenez, par exemple, à propos de voiture, il s'en est arrêté une hier sous les fenêtres de madame... mais une voiture !...

LA COMTESSE

Il me semble qu'il y en a plein les remises, de voitures... J'en ai vu bon nombre en passant.

MARTON

Oh !... pas comme celle-là... Imaginez-vous le plus délicieux attelage : quatre chevaux isabelle et un coureur cerise et argent.

LA COMTESSE

Eh bien, à quoi tout cela sert-il ?

MARTON

Cela sert... à ce que la voiture attire d'abord les regards ; que les regards vont de la voiture à celle qui est dedans ; que, si elle n'est que bien, elle semble jolie, et que, si elle est jolie, on la

trouve charmante... Puis on en parle le soir dans les cercles ; on dit : « Avez-vous vu passer la baronne ou la comtesse une telle ? Oh ! quelle délicieuse voiture elle avait ! » Ceux qui l'ont vue font chorus, ceux qui ne l'ont pas vue ont envie de la voir. Et, avant qu'une voiture élégante et une jolie femme aient été vues de tout Paris, il se passe huit jours au moins pendant lesquels on en parle... Au bout de huit jours, on invente autre chose, et voilà le moyen de tenir sans cesse ses rivales en transes et ses adorateurs en haleine.

LA COMTESSE

Marton, j'aurai un attelage isabelle et un coureur cerise pour aller demain aux Champs-Élysées. Mais tu ne me parles là que de choses matérielles.

MARTON

Oh ! pour l'esprit, c'est autre chose... Tenez, par exemple, nous sommes dans un excellent moment pour avoir de l'esprit... Après-demain, bal masqué.

LA COMTESSE

Oh ! que je voudrais voir un bal masqué, Marton !

MARTON

Peste ! je le crois bien... C'est là que madame brillerait ! elle qui, à visage découvert, a de l'esprit comme un ange, sous le masque, elle en aurait comme un démon.

LA COMTESSE

Marton, j'irai au bal masqué. Voyons, qu'y a-t-il encore à faire ?

MARTON

Dans tous les cas, conserver une grande puissance sur soi-même, feindre auprès de celui qu'on aime, et dont on voudrait être aimée, l'indifférence la plus parfaite. Et même il n'y a pas de mal d'afficher du goût pour un autre.

LA COMTESSE, tristement

Oh ! Marton, cela ne réussit pas toujours.

MARTON

Ah ! parce que tous les caractères ne sont pas pareils... Quand

l'indifférence échoue, eh bien, alors il faut essayer de la jalousie... Madame la comtesse a-t-elle des dispositions à être jalouse ?

LA COMTESSE

Oui, Marton, oui...

MARTON

Eh bien, alors, tout ira à merveille.

LA COMTESSE

Tu crois ?

MARTON

Rapportez-vous-en à mon expérience.

LA COMTESSE

Tu es donc coquette, toi, Marton ?

MARTON

Oh ! avec férocité.

LA COMTESSE

Vrai ?

MARTON

En petit, malheureusement... Tout le monde n'a pas le bonheur de naître grande dame. Mais, c'est égal, j'ai vu des gens bien malades de ma façon.

LA COMTESSE

Mais c'est de la cruauté, cela...

MARTON

Oh ! que madame se rassure : jamais personne n'en est mort.

LA COMTESSE

Et cela t'a toujours réussi ?

MARTON

Toujours.

LA COMTESSE

Marton, je veux être coquette.

MARTON

Oh ! mais, ce pauvre chevalier, vous ne voulez donc pas qu'il en réchappe ?

LA COMTESSE

Et qui te dit que c'est avec le chevalier ?

MARTON

Comment ! mais, si ce n'est point avec le chevalier, avec qui est-ce donc ?

LA COMTESSE

Viens me coiffer, Marton.

(Elles sortent toutes deux.)

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

Scène première

Jasmin, un domino sur le bras, entre du fond
et se dirige vers la droite ; Marton.

MARTON, venant de la gauche

Eh bien, Jasmin, où en sommes-nous ?

JASMIN

Tu vois ce domino...

MARTON

Eh bien, ce domino ?...

JASMIN

Nous allons ce soir au bal de l'Opéra.

MARTON

Avec madame d'Esparville ?

JASMIN, avec hauteur

Et avec qui donc, s'il vous plaît ? Entre nous, je crois que nous en avons tous les droits : on vous passe votre chevalier, passez-nous notre marquise.

MARTON

À la bonne heure ! J'ai tremblé un moment que l'idée ne fût venue à M. le comte d'aimer sa femme.

JASMIN, avec mépris

Sa femme !... Pour qui prends-tu ?

MARTON

C'est que tu ne sais pas qu'hier au soir...

JASMIN, inquiet

Hier au soir ?...

MARTON

Il est venu frapper chez nous.

JASMIN

Chez vous ?... Il se trompait de porte.

MARTON

Il ne s'y trompera plus. Il s'en est allé comme il était venu. Et madame saura où va ce soir son mari.

Scène II

Marton, le commandeur, Jasmin.

LE COMMANDEUR, en dehors, au fond

Eh bien, comment ! personne dans l'antichambre ?

JASMIN

M. le commandeur !

MARTON

Notre oncle ! quel événement !

JASMIN, à part

Cachons ce domino. (Il le jette dans la chambre à droite.) Le commandeur !... c'est la vertu qui nous tombe du ciel. (Haut, avec empressement.) Vraiment, c'est vous, monsieur le commandeur... vous-même ?

LE COMMANDEUR

Ah çà ! drôle, est-ce que tu me croyais déjà mort, avec tes exclamations ?... Je te préviens que tu n'es pas porté sur mon testament... Mon neveu, où est-il ? Ne puis-je l'embrasser ?

JASMIN

M. le comte n'a pas encore sonné ; mais, si M. le commandeur désire que je le réveille...

LE COMMANDEUR

Non pas ! non pas ! Peste ! je n'ai garde !... Ah ! il dort encore, l'heureux coquin ? Je comprends !... Eh bien, quand tu me regarderais avec ton air bête... Je te dis que je comprends.

JASMIN

Eh bien, non, c'est que M. le commandeur ne comprend pas.

LE COMMANDEUR

Comment ! je ne comprends pas ?

JASMIN, à part

C'est la vertu qui donne le ton... Changeons de gamme.

LE COMMANDEUR

Voyons, que veux-tu dire ?

JASMIN

Je veux dire que M. le commandeur arrive fort à propos.

LE COMMANDEUR

Mais que me chante donc ce garçon-là, mademoiselle Marton ?

MARTON, les yeux au ciel

Hélas ! la plus pure vérité. C'est M. le commandeur qui a fait le mariage ?

LE COMMANDEUR

Oui, pardieu bien ! et je m'en vante.

JASMIN, soupirant

Il n'y a pas de quoi.

LE COMMANDEUR

Monsieur Jasmin, vous oubliez toujours que, de mon temps, les valets attendaient qu'on les interrogeât ; il se peut que cette habitude soit perdue à Paris, comme beaucoup d'autres ; mais, moi qui habite la province, je l'ai conservée. Maintenant, répondez : que se passe-t-il ici ?

MARTON

Ce qui se passe, monsieur le commandeur ?... ce qui se passe ?

LE COMMANDEUR

C'est à M. Jasmin que je parle, mademoiselle.

JASMIN

Il se passe que... (On entend une sonnette dans la chambre à droite.) Pardon ! voilà M. le comte qui sonne.

(On entend une autre sonnette dans la chambre à gauche.)

MARTON

Ah ! tenez, de son côté aussi, voilà madame la comtesse qui appelle.

JASMIN

Monsieur le commandeur sait tout, maintenant.

LE COMMANDEUR

Hein ? quoi ? ma nièce d'un côté, mon neveu... ? Mais c'est

monstrueux ! Et d'où cela vient-il ?... Mais, mordieu ! répondez donc !... Vous parliez trop tout à l'heure, et voilà maintenant que vous ne parlez pas assez.

LE COMTE, dans la coulisse

Jasmin ! Jasmin !

Scène III

Les mêmes, le comte.

LE COMTE, du seuil de sa porte, à droite

Mais que fais-tu donc, drôle, que tu ne viens pas quand je t'appelle ? (Apercevant le commandeur.) Mon oncle ! vous ici ?... Oh ! mais voilà une excellente surprise que vous nous faites là.

LE COMMANDEUR

De la surprise ? Ma foi, j'en éprouve plus que je n'en produis. (Aux valets.) Laissez-nous.

(Jasmin et Marion sortent.)

Scène IV

Le commandeur, le comte.

LE COMMANDEUR, à part

Contenons-nous... et sachons toute la vérité.

LE COMTE

Mon cher oncle !

LE COMMANDEUR

Eh bien, mon cher Candale, nous voilà donc réunis ? Voyons, tu dois avoir bien des choses à me dire ?

LE COMTE

Non pas que je sache, mon oncle. – Ah ! j'ai vendu Monsigny pour acheter Charville, qui était plus à ma convenance.

LE COMMANDEUR

C'est une bonne acquisition.

LE COMTE

Puis nous avons été courre le cerf, il y a huit jours, avec Villequier et Brichanteau ; j'ai eu trois chiens éventrés, les meilleurs, bien entendu, comme toujours.

LE COMMANDEUR

Voilà tout ?

LE COMTE

Oui, ma foi !

LE COMMANDEUR

Il ne s'est rien passé de plus nouveau ?

LE COMTE

Au moins, je ne me le rappelle pas.

LE COMMANDEUR

Mais ton mariage ?

LE COMTE

Mon mariage ? Ce n'est point une chose nouvelle, mon cher oncle, puisqu'il était décidé depuis dix ans.

LE COMMANDEUR

Enfin, ta femme ?

LE COMTE

Ma femme ?

LE COMMANDEUR

Oui, la comtesse.

LE COMTE

Elle me paraît charmante, pleine d'esprit, et belle à ravir.

LE COMMANDEUR

À la bonne heure !

LE COMTE

Seulement, je vous dirai que je la crois tant soit peu capricieuse.

LE COMMANDEUR

Bah ! vraiment ?

LE COMTE

Oui.

LE COMMANDEUR

Et qui te fait croire cela ?

LE COMTE

C'est qu'hier, comme je rentrais, Marton m'a remis un billet fort bien tourné, ma foi, et d'une petite écriture on ne peut plus

coquette, dans lequel elle me demandait... devinez quoi ?

LE COMMANDEUR

Comment veux-tu que je devine ?

LE COMTE

Quatre chevaux isabelle et un coureur azur.

LE COMMANDEUR

Eh bien, mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?... n'es-tu point assez riche pour lui passer cette fantaisie ?

LE COMTE

Eh ! sans doute ! aussi n'est-ce point le prix qui est un obstacle.

LE COMMANDEUR

Alors qu'est-ce donc ?

LE COMTE

C'est qu'elle a été choisie là justement les deux couleurs de la marquise (le commandeur écoute avec un étonnement croissant) ; que la marquise a acheté cet équipage hier ; qu'elle compte aller pour la première fois aujourd'hui, avec cet équipage, aux Champs-Élysées, et que, si elle en voit un pareil à votre nièce, elle m'arrachera les yeux. Vous comprenez mon embarras... Que la comtesse me demande des choses que je puisse lui donner, qu'elle me demande huit chevaux alezans et deux coureurs pistache, elle les aura... Mais...

LE COMMANDEUR

Et qu'est-ce que c'est que cette marquise ?

LE COMTE

La marquise d'Esparville.

LE COMMANDEUR

La marquise d'Esparville !

LE COMTE

Oui, une femme charmante !

LE COMMANDEUR

Mais, dis-moi donc, entre nous, Candale, tu m'as l'air de l'aimer, cette marquise.

LE COMTE

Je l'adore... Ah ! pardon, mon oncle, mais vous êtes si bon, que j'oublie toujours...

LE COMMANDEUR

Comment ! tu l'adores ?... Et si ta femme allait s'apercevoir de cette passion ?

LE COMTE

Elle la connaît, mon oncle.

LE COMMANDEUR

Elle la connaît ?

LE COMTE

Sans doute.

LE COMMANDEUR

Et depuis quand ?

LE COMTE

Attendez ! combien y a-t-il que nous sommes mariés ? Il y a trois jours, n'est-ce pas ? Eh bien, mais elle la connaît depuis trois jours.

LE COMMANDEUR

Et qu'a-t-elle dit ?

LE COMTE

Qui ?

LE COMMANDEUR

La comtesse.

LE COMTE

La comtesse m'a paru fort satisfaite.

LE COMMANDEUR, le regardant en face

Tu deviens fou, Candale.

LE COMTE

Moi, mon oncle ?

LE COMMANDEUR

Ou bien tu me trompes.

LE COMTE

Foi de gentilhomme, je vous dis l'exacte vérité.

LE COMMANDEUR

Mais en quel temps vivons-nous donc alors ?... Et c'est pour ne pas contrarier une coquette ; car elle m'a l'air d'une franche coquette, ta marquise, sais-tu bien ?

LE COMTE

Oh ! cela, oui, elle l'est. Je n'ai jamais vu une personne plus occupée de sa toilette ; elle change de robe dix fois par jour. C'est la femme de Paris qui s'habille le plus souvent... et le moins possible.

LE COMMANDEUR

Et c'est pour ne pas contrarier cette coquette qui ne te laisse plus même d'illusions, que tu refuses à ta femme une misère comme celle-là !... la première chose qu'elle te demande peut-être ?

LE COMTE

Je ne la lui ai pas refusée encore, mon oncle ; je vous avouerai même qu'au premier instant, un peu... ému par les séductions de ce billet, j'ai voulu m'en expliquer avec la comtesse. J'ai été frapper à sa porte... Mais l'heure était indue, sans doute.

LE COMMANDEUR

Indue !... chez ta femme ?

LE COMTE

Apparemment ; car, éconduit, repoussé, j'ai dû rentrer dans mon appartement... N'ayant pas trouvé une raison de déplaire à la marquise, fort embarrassé de savoir comment refuser la comtesse... tout à l'heure encore je me demandais comment je m'en tirerais ; mais vous voilà, mon oncle, et c'est sans doute la Providence qui vous envoie à mon secours.

LE COMMANDEUR

Eh bien, je suis fort aise de vous dire, mon cher neveu, que vous vous êtes trompé. Faites vos commissions vous-même.

LE COMTE

Vous me refusez ?

LE COMMANDEUR

Net.

LE COMTE

Alors je sais bien à qui j'en parlerai.

UN VALET, annonçant

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE

Justement ! voilà mon affaire.

LE COMMANDEUR

Hein ?

Scène V

Le commandeur, le comte, le chevalier.

LE COMTE

Eh ! bonjour, chevalier. Sois le bienvenu.

LE CHEVALIER

Bonjour, comte.

LE COMTE, prenant le chevalier par la main

Mon oncle, le chevalier de Valclos, un de mes bons amis. – Chevalier, c'est notre oncle le commandeur, dont tu nous as si souvent entendu parler. Un ancien serviteur de Louis XIV, un vieil ami de madame de Maintenon.

LE CHEVALIER

Croyez, monsieur le commandeur, que je me tiens pour fort honoré de faire votre connaissance.

LE COMMANDEUR

Pardon, monsieur ; mais, dites-moi donc, j'ai connu autrefois, en Chypre, un comte de Valclos.

LE CHEVALIER

C'était mon père. Il y avait suivi, tout enfant, M. de Beaufort.

LE COMMANDEUR

C'est cela même. Un homme d'honneur et de courage, monsieur, qui vous a laissé un beau nom à porter et un bel exemple à suivre.

LE COMTE

Il le suivra, mon oncle !... mais il y a temps pour tout. – Ah çà ! chevalier, je t'attendais avec impatience.

LE CHEVALIER

Vraiment ?

LE COMTE

D'honneur ! J'ai un service à te demander.

LE CHEVALIER

Un service ? Parle, mon cher, parle. Trop heureux si je puis t'être bon à quelque chose.

LE COMTE, au commandeur

J'en étais sûr. (Au chevalier.) Imagine-toi que la comtesse s'est mis dans l'esprit que je devais lui donner aujourd'hui, pour aller aux Champs-Élysées, une voiture et un attelage nouveaux, tandis qu'elle a déjà dix voitures sous la remise et vingt chevaux dans l'écurie.

LE CHEVALIER

Oh ! cela n'est pas raisonnable.

LE COMTE

Eh ! voyez-vous, mon oncle, je ne le lui fais pas dire, il est de mon avis.

LE CHEVALIER

Sans doute, et c'est un caprice, cela.

LE COMTE

Un vrai caprice... Aussi, chevalier, je compte sur toi pour lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER

Sur moi ?

LE COMTE

Sans doute, sur toi.

LE CHEVALIER

Mais comment veux-tu... ?

LE COMTE

Comment je veux ? Est-ce que cela me regarde ? Arrange cela comme il te plaira ; mais qu'elle ne me parle plus de cet attelage, entends-tu, chevalier ?

LE CHEVALIER

Diable ! c'est fort délicat, ce que tu me demandes.

LE COMMANDEUR, haussant les épaules

Tu vois bien que tu ne trouveras personne pour se charger d'une pareille commission !

LE COMTE

Oui... personne, s'il n'était pas là, lui.

LE COMMANDEUR

Mais c'est inimaginable ; car je comprends enfin... ou plutôt non, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Tiens, vois-tu, j'étouffe... J'aime mieux passer chez ma nièce ; je changerai d'air.

LE COMTE

Allez embrasser votre nièce, mon oncle, c'est trop juste.

LE COMMANDEUR, en colère

Oui, j'y vais !... certainement, j'y vais ! (Fausse sortie.) Un mot, monsieur le chevalier ; je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais j'ai connu votre père.

LE CHEVALIER

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR

Eh bien, je vous le répète ; votre père était un brave et loyal gentilhomme, comme il y en avait encore beaucoup à cette époque et comme il en reste bien peu aujourd'hui, qui surtout regardait l'amitié comme une chose sainte, et qui aurait cru commettre un crime en la trahissant.

LE CHEVALIER

Je ne comprends pas, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR

Je crois pourtant être clair, monsieur le chevalier. Je dis que, si votre père avait eu un ami qui lui eût donné toute sa confiance, il ne se serait pas exposé au malheur d'en abuser. Voilà ce que je dis ; je pense que vous comprenez maintenant ; méditez donc sur ce que je vous dis là en passant !... et bonjour ! – Au revoir, mon neveu.

(Il sort.)

Scène VI

Le comte, le chevalier.

LE CHEVALIER

Dis-moi, mon cher, tu ne m' avais pas prévenu de cet oncle-là ! Est-ce que tu le gardes ?

LE COMTE

Le commandeur ? Eh ! mais c' est un très-brave homme, un peu roide sur les principes, mais néanmoins m' aimant fort, et prenant, en toute circonstance, mes intérêts comme un père.

LE CHEVALIER

Oui, parbleu ! je l' ai bien vu. Mais on ne sort pas comme ça de sa province sans dire gare ! S' il est d' un autre temps et d' un autre siècle, très-bien ; mais alors qu' il reste avec ses aïeux et qu' il laisse leurs descendants tranquilles. Avec sa grande perruque et son habit à l' antique, que diable ! mon cher, ce n' est pas un oncle, cela, c' est un portrait de famille ; qu' il rentre dans son garde-meuble et qu' on n' en entende plus parler.

LE COMTE

Je te demande bien pardon, c' est mon oncle ; et la preuve, c' est que nous héritons de lui deux cent mille livres de rente ; tous les portraits de famille ne font pas de ces testaments-là ! Aussi, mon cher, te voilà prévenu, tâche de te mettre bien avec lui, parce que, si vous vous brouilliez, ma foi...

LE CHEVALIER

Hein ! comment ! tu me sacrifierais à deux cent misérables mille livres de rente ?

LE COMTE

Oh ! pas encore aujourd' hui... car, je te l' ai dit, j' ai besoin de toi auprès de la comtesse.

LE CHEVALIER

Tu persistes à m' imposer cette besogne... cette corvée ?

LE COMTE

Oui, cette corvée. N' est-ce pas naturel ?

LE CHEVALIER

Naturel ?

LE COMTE

Sans doute. Ah çà ! mais, mon cher, permets-moi de te le dire, tu es étrange ! J'achète un hôtel, tu t'impatronises dedans ; je me marie, tu fais la cour à ma femme ; je vois tout cela sans te tourmenter, sans te déranger, et tu veux que la première chose qu'elle me demande, ce soit moi qui la lui refuse, à cette pauvre comtesse ? Mais cela ne se peut pas. Du moment que tu aspiras aux bénéfiques, que diable ! prends les charges ; les uns ne vont pas sans les autres, je t'en avertis ; et, puisque ma maison est devenue la tienne, alors, mon cher, fais mon ménage.

LE CHEVALIER

Dame ! je sens bien que je suis à tes ordres ; mais sous quel prétexte veux-tu que j'aille dire à la comtesse que tu lui refuses une voiture ?

LE COMTE

Ah bien, il ne manquerait plus que cela, que je fusse encore obligé de te fournir le prétexte ! Tu as de l'esprit, mon cher, de l'imagination : cherche, invente, cela te regarde.

(Il se dirige vers son appartement à droite.)

LE CHEVALIER

Mais inventer quoi ?

LE COMTE

Ce que tu voudras. Ah ! cependant songe à ceci : avant tout, il y a une chose que je n'accepte pas... c'est le ridicule !... Chut ! mon oncle !

Scène VII

Le chevalier, le commandeur, le comte.

LE COMMANDEUR, très-agité

Ah ! c'est trop fort ! je suis furieux ! Monsieur mon neveu, j'ai à vous parler.

LE COMTE

À vos ordres, mon oncle, et justement le chevalier est appelé

ailleurs par ses devoirs.

LE COMMANDEUR

Très-bien ! nous serons seuls.

LE COMTE

Ma femme est-elle visible ?

LE COMMANDEUR

Oui, déjà habillée, coiffée à cette heure. Quel trésor il néglige !... Elle était là, avec une marchande de modes, un abbé.

LE CHEVALIER

Un abbé ?

LE COMTE

Oui, je lui ai déjà donné un petit abbé... C'est de rigueur.

LE CHEVALIER

Comment ?

LE COMTE, au chevalier

Tu me pardonneras, mon cher, de ne pas t'avoir consulté. Mais, puisqu'il fait jour chez la comtesse, tu peux, toi aussi, sans inconvénient te présenter chez elle. Songe à ta mission.

LE CHEVALIER

Oui ; mais, avec les conditions que tu imposes, c'est difficile. (À part.) Pas de ridicule ?... Donnons-lui un vice... c'est bien porté.

(Il sort par la gauche.)

Scène VIII

Le commandeur, le comte.

LE COMTE

Eh bien, mon oncle, vous venez de voir la comtesse ?

LE COMMANDEUR

Oui, je viens de causer avec elle ; elle m'a raconté des choses inouïes, la pauvre enfant !

LE COMTE

Ah ! par exemple, je voudrais bien savoir ce qu'elle vous a raconté, mon oncle.

LE COMMANDEUR

Mais, d'abord, ta liaison avec la marquise, et puis...

LE COMTE

Ah ! c'est ma femme qui se plaint de mes procédés ?

LE COMMANDEUR

Oh ! mon Dieu, elle ne se plaint pas, parce que c'est un ange ; mais il est facile de voir la peine qu'ils lui font.

LE COMTE

La peine qu'ils lui font ! Et la comtesse ne vous a pas dit le plus petit mot d'elle-même ?

LE COMMANDEUR

Que veux-tu dire ?

LE COMTE

Elle ne vous a pas parlé d'un certain entretien que nous avons eu le jour de nos noces ?

LE COMMANDEUR

Non.

LE COMTE

Ah ! elle est fort discrète, votre nièce.

LE COMMANDEUR

Eh bien, que peut-il y avoir de sa part ?

LE COMTE

Il y a, mon oncle, qu'avant de me connaître, ma femme connaissait Valclos ; il y a que le chevalier l'aimait et qu'elle aimait le chevalier.

LE COMMANDEUR

C'est impossible ! tu n'auras pas ouvert ta porte à Valclos.

LE COMTE

Au contraire, j'ai dû la lui ouvrir à deux battants.

LE COMMANDEUR

Tu as fait cela ?

LE COMTE

Sans doute.

LE COMMANDEUR

Et le majorat ?

LE COMTE

Eh bien, le majorat ?

LE COMMANDEUR

Sans doute, le majorat. Est-ce que tu te figures que je me soucie de constituer trente mille livres de rente à un neveu qui ne serait qu'à moitié mon neveu ? Oh ! oh ! je ne souffrirai pas un pareil scandale.

LE COMTE

Pardieu ! je voudrais bien savoir comment vous comptez l'empêcher ?

LE COMMANDEUR

Sois tranquille.

LE COMTE

Mon oncle, j'espère que vous ne ferez rien qui me rende ridicule.

LE COMMANDEUR

Ridicule !... Ah ! voilà donc le grand mot lâché ! voilà la crainte à laquelle on sacrifie réputation passée et bonheur à venir. Autrefois, les maris étaient ridicules quand ils étaient trompés ; c'était Clitandre qui ridiculisait Georges Dandin ; mais il paraît que vous avez changé tout cela... et Georges Dandin est aujourd'hui du bel air.

LE COMTE

Que voulez-vous, mon oncle ! il faut bien se mettre à la mode.

LE COMMANDEUR

Ah ! la mode !... Oui, n'est-ce pas ? Et votre mode, à vous, c'est que l'on affiche des sentiments factices et que l'on dissimule les sentiments réels ; que l'on méprise toutes les vertus que vos aïeux ont adorées, et que l'on adore tous les vices qu'ils méprisaient ; que le caprice brise tous les liens de la religion, et le libertinage ceux de la société. Le monde exige aujourd'hui qu'on s'épouse pour réunir deux fortunes et non pas deux cœurs : pour perpétuer son nom et non pas sa race. Enfin, le monde exige qu'on ait une femme pour les autres et des enfants qui ne sont à personne. Il impose qu'on aille chercher dans une grande famille

quelque fille titrée qui soit pendant un jour le triomphe de votre orgueil, et devienne plus tard la ruine éclatante de votre honneur.

LE COMTE

Ah ! mon oncle...

LE COMMANDEUR

Eh ! sais-tu jusqu'où ton abandon, ton exemple, presque tes conseils, pourraient conduire malgré elle la femme la plus pure ?... Oh ! je m'emporte, et j'ai tort ; car, après tout, il s'agit seulement ici de t'empêcher de devenir... ce que tu crains tant d'être... ridicule ! d'épargner au fils de ma sœur de jouer le rôle d'un imbécile.

LE COMTE, vivement

D'un imbécile ?...

LE COMMANDEUR

Oh ! oui, d'un imbécile. Comment nommer autrement celui qui a sous les yeux, dans les mains, un trésor d'innocence, de grâce, de beauté, que tout le monde lui envie, que l'on poursuit déjà, et qui non-seulement n'en profite pas, mais encore l'abandonne sottement à d'autres ? Mais finissons. Avant tout, il s'agit de sauver ma nièce. Tu comprends bien que je ne suis pas d'humeur à lui laisser jouer, à elle, le rôle d'une femme qui se perd. Aussi, sois tranquille, j'ai mon idée.

LE COMTE

Mon oncle, que voulez-vous dire ?

LE COMMANDEUR

Je veux dire que, comme j'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer, et tout est réparable encore, heureusement.

LE COMTE

Mais enfin... ?

LE COMMANDEUR

Tu m'as dit que ta femme aimait le chevalier ?

LE COMTE, un peu piqué

Dame ! vous avez pu en juger vous-même.

LE COMMANDEUR

Tu m'as dit que tu adorais la marquise ?

LE COMTE, avec indifférence

Le fait est que j'ai de... de l'attachement pour elle.

LE COMMANDEUR

Tu m'as dit que vous étiez mariés, sans l'être ?

LE COMTE

Oh ! pour cela, mon oncle, je peux vous en répondre... parole d'honneur !

LE COMMANDEUR

Bien ! Alors, on peut séparer deux époux qui ne s'aiment pas.

LE COMTE

Hein !

LE COMMANDEUR

On peut annuler des mariages qui n'existent pas.

LE COMTE

Comment ?

LE COMMANDEUR

J'ai gardé mes entrées chez le roi, que je suppose... Je sais ce qui me reste à faire... Adieu.

(Il sort par le fond.)

Scène IX

Le comte, puis la comtesse.

LE COMTE

Une séparation !... une nullité de mariage !... C'est vrai... tout est possible. Le roi peut agir à Rome. Le moyen serait violent. (Apercevant la comtesse.) La comtesse !... Mon oncle a raison, elle est charmante.

LA COMTESSE, entrant

Vous êtes seul, comte ?

LE COMTE

Me chercheriez-vous, par hasard ?

LA COMTESSE

Oui.

LE COMTE

Vraiment ?

LA COMTESSE

J'ai des excuses à vous faire.

LE COMTE

Des excuses, à moi ?

LA COMTESSE

J'ai été vous tourmenter d'un caprice... Pardon !

LE COMTE

Mais c'est moi qui suis vraiment plein de confusion d'être forcé de vous refuser une bagatelle comme celle que vous désirez. Le chevalier a dû vous dire que, pour toute autre chose...

LA COMTESSE

Oh ! non, rien maintenant ; je voudrais seulement vous faire une question, comte.

LE COMTE

Laquelle ?

LA COMTESSE

Me regardez-vous comme votre amie ?

LE COMTE

Assurément, comtesse.

LA COMTESSE

Eh bien, alors, que je vous fasse un reproche ! Quoi ! vous me regardez comme votre amie, et vous ne me faites point part de l'embarras où vous vous trouvez ?

LE COMTE

L'embarras où je me trouve ! De quoi est-il question ?

LA COMTESSE

Vous avez perdu au jeu, comte.

LE COMTE

Moi ?

LA COMTESSE

Vous êtes joueur, vous me l'avez avoué... Ne vous en cachez point ; vous êtes gêné.

LE COMTE

Dieu me damne, comtesse, si je comprends un mot à tout ce que vous me dites ; mais allez toujours, j'adore les quiproquos.

LA COMTESSE

De la fierté avec moi ! avec une amie qui voudrait expier la maladresse qu'elle a eue de vous tourmenter dans un pareil moment, surtout après les folies que vous avez faites pour moi. Une corbeille de mariage princière ! Le moyen, après cela, de réparer une dette de jeu ?

LE COMTE

Une dette de jeu ! (Se frappant le front.) Ah ! je comprends maintenant ! c'est le chevalier qui, pour obtenir...

LA COMTESSE

Il ne faut pas lui en vouloir d'avoir tout avoué, comte. (Lui passant la main sous le bras.) Écoutez : j'ai là, au fond d'un sac à ouvrage, un millier de louis que ma tante y a glissés en me disant adieu, et que j'y ai justement retrouvés ce matin ; ce n'est pas grand' chose, je le sais ; mais, moi, j'ignore comment on trouve l'argent. J'ai celui-là, je vous le donne.

LE COMTE, à part

Comment, maintenant de la générosité, de la délicatesse ; mais je ne peux pas abuser pourtant... (Haut.) Comtesse, on vous a trompée.

LA COMTESSE

Hein ! que voulez-vous dire ? Prenez-y garde, monsieur le comte, si le refus qu'on m'a fait en votre nom n'est pas une impossibilité, c'est peut-être une offense.

LE COMTE, à part

Diable ! elle a raison, et je ne peux pas, je ne dois pas la blesser. (Haut.) Eh bien, oui, comtesse, oui, je n'osais avouer... mais j'ai joué, j'ai perdu.

LA COMTESSE

Alors, pourquoi ne pas accepter ?

LE COMTE, embarrassé

Permettez-moi de ne pas vous céder encore... et pourtant... je tiens à vous dire les sentiments reconnaissants que j'éprouve... dans ce moment surtout où j'ai à vous parler de choses graves. Notre oncle, est, je crois, auprès du roi.

LA COMTESSE, qui s'est assise
à gauche, et a pris un miroir

Ah ! a-t-il donc affaire à la cour ?

LE COMTE

Non pas pour lui que je sache.

LA COMTESSE

Et pour qui donc ?

LE COMTE

Mais pour nous.

LA COMTESSE

Pour nous ?

LE COMTE

Eh ! eh ! j'en ai peur ; vous savez comme il prend tout au sérieux, notre oncle !

LA COMTESSE

Eh bien ?

LE COMTE

Eh bien, comtesse, il est désolé d'avoir fait notre mariage.

LA COMTESSE

Mais encore, que peut faire le roi à cela ?

LE COMTE

Le roi ? Il peut beaucoup, comtesse ; il peut autoriser une séparation... mieux que cela, faire prononcer la nullité du mariage.

LA COMTESSE

Une séparation !... une nullité !... mais il me semble, monsieur le comte, qu'une pareille chose ne se fait point sans un grand scandale.

LE COMTE

Assurément ; et, comme notre position, telle qu'elle est, me paraît tolérable...

LA COMTESSE

Sans doute ; quant à moi, comte, je sais que je ne désire pas en changer.

LE COMTE

Eh bien, alors, s'il en est ainsi, comme pour une séparation il faut le consentement mutuel...

LA COMTESSE

Oh ! ne parlons plus de ces vilaines choses-là, monsieur.

LE COMTE, à part

Ah ça ! que dois-je penser ? La séparation ne me paraît pas de son goût.

LA COMTESSE

Que vous avez là une charmante garniture de boutons, monsieur le comte !

LE COMTE

Comment la voyez-vous ? Vous me tournez le dos.

LA COMTESSE

Dans ce miroir.

LE COMTE

Pardon, mais je vous croyais occupée de quelque chose de mieux que de m'y regarder.

LA COMTESSE

Ce n'est pas vous que j'y regarde ; mais vous êtes si près de moi, qu'en m'y voyant, il faut bien que je vous y voie. (À part.) C'est la première fois que je puis le voir à mon aise ; il est très-bien !

LE COMTE

Ces diamants, que vous voulez bien remarquer, ont été montés par Josse.

LA COMTESSE

La fameux bijoutier, oui, cela se voit au goût. Savez-vous, comte, que j'ai envie de séduire votre valet de chambre ?

LE COMTE

Oh ! n'essayez pas, comtesse, vous n'y réussiriez pas.

LA COMTESSE

Pourquoi ?

LE COMTE

Nous avons des gens incorruptibles, au moins si je juge de

Jasmin par Marton.

LA COMTESSE

Marton incorruptible !... comment savez-vous que Marton est incorruptible ?

LE COMTE

Comme vous le savez vous-même, sans doute... Hier au soir, c'était fort indiscret de ma part, mais, indiscret ou non, j'avais quelque chose à vous dire, j'ai essayé de vous voir, et... porte close !

LA COMTESSE, étonnée

Ah ! j'ignorais, je vous jure... Monsieur, si vous aviez insisté...

LE COMTE

Insisté ? Oh ! j'ai fait mieux que cela ; j'ai prié, j'ai menacé... j'ai offert à Marton de l'argent, oui, pardieu ! C'est au point que l'on eût pu me prendre pour un amant, comtesse.

LA COMTESSE

Mais que vouliez-vous me dire à cette heure, comte ?

LE COMTE

Ce que je voulais vous dire ?... Mon Dieu, je l'avais oublié ce matin ; mais tout à l'heure, en vous regardant, je crois que je m'en souvenais.

LA COMTESSE, à part

Ah ! Marton !... Je vais savoir si elle m'a dit vrai. (Haut.) Je dois regretter, comte, de n'avoir pas eu hier le plaisir de vous recevoir... J'aurais eu peut-être plus de hardiesse qu'en ce moment, pour la demande que j'ai à vous faire.

LE COMTE

Laquelle ?

LA COMTESSE

Une demande que rien, je le crois, du moins, ne peut vous empêcher de m'accorder.

LE COMTE

Allons, n'hésitez plus, comtesse.

LA COMTESSE

C'est une folie... Je voulais vous demander de me conduire au bal de l'Opéra.

LE COMTE, saisi

Au bal de l'Opéra ! (À part.) Diable ! et la marquise ?

LA COMTESSE

Eh bien, comte ?

LE COMTE

Eh bien, comtesse, je joue de malheur.

LA COMTESSE

Comment cela ?

LE COMTE

Hier, voyant que je ne pouvais avoir l'honneur d'être reçu chez vous, et ne sachant que faire de la fin de ma soirée, j'ai été rejoindre quelques mauvais sujets de ma connaissance, avec lesquels j'ai pris un engagement pour cette nuit.

LA COMTESSE, à part

Ah ! Marton a dit vrai. (Haut.) Alors, n'en parlons plus, monsieur ; c'est moi qui suis indiscreète, et j'aurais dû voir que vous aviez de ces projets sérieux qu'on ne sacrifie point à un caprice.

LE COMTE, l'examinant

Un caprice... Je l'ai blessée. (Voyant la comtesse qui se dispose à sortir.) Comtesse, de grâce...

Scène X

La comtesse, Jasmin, le comte,
le coureur de la marquise, dans le fond.

JASMIN

Monsieur le comte... (À part.) Diable ! madame la comtesse !
(Il fait rentrer précipitamment le coureur dans l'antichambre.)

LE COMTE, avec humeur

Qu'est-ce ? Pourquoi me déranger ?

JASMIN

Il y a là quelqu'un qui voudrait parler à M. le comte.

LE COMTE

Mais je ne puis en ce moment.

LA COMTESSE, à part, regardant au fond

Un coureur !

JASMIN, bas, au comte

Le coureur de la marquise, avec un billet de sa part.

LE COMTE, à part, avec humeur

La marquise !... Elle a bien peur que je ne lui manque de parole.

LA COMTESSE, à part

Bleu et argent... (Haut.) Je vois que je vous gêne, monsieur le comte.

LE COMTE

Au contraire, comtesse... Je voudrais, croyez-le bien, ne pas vous laisser de moi un si mauvais souvenir.

LA COMTESSE

Eh bien, alors, qui vous empêche de faire entrer ce coureur, de vous débarrasser de ce domestique ?

LE COMTE

M'en débarrasser ?... Oh ! ce serait peut-être un peu long.

LA COMTESSE

Un peu long ?

LE COMTE

Il vaut mieux que je réponde (à part), que je refuse... Oui, j'y suis décidé. (À Jasmin.) Qu'on attende ! (Jasmin sort. À part.) Trouverai-je un mensonge ?... (Haut.) Je reviens, comtesse, je reviens. (À part.) Ah ! je sens que je redoute mon malheur, à la peur que j'ai de le mériter.

(Il sort.)

Scène XI

La comtesse, seule.

Tout s'éclaircit ! Cet attelage qu'il me refusait, c'est celui de cette marquise ; ce sont ses couleurs ; et c'est pour elle qu'on dédaigne de me conduire à l'Opéra. Une infidélité, j'aurais pu la

pardonner, j'étais prévenue ; mais un affront... deux affronts même... c'est trop !

Scène XII

Marton, la comtesse.

MARTON

Oh ! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé à madame la comtesse ? Elle a le visage tout bouleversé.

LA COMTESSE

Marton, j'ai demandé au comte de me conduire à l'Opéra, et il m'a refusée. Tu avais raison... il était engagé avec la marquise. Ah ! les hommes ! les hommes !

MARTON

Ah ! oui, les hommes !...

LA COMTESSE

Marton, je voudrais bien les suivre, les voir ensemble à ce bal.

MARTON

Eh bien, qu'est-ce qui empêche madame la comtesse d'y aller, à ce bal ?

LA COMTESSE

Mais...

MARTON

Je ne vois pas pourquoi, puisque M. le comte profite de sa liberté, madame la comtesse ne profiterait pas de la sienne.

LA COMTESSE

Mais, Marton, c'est qu'il me semble qu'une femme... Et puis je n'ai personne, moi, pour me conduire à ce malheureux bal.

MARTON

Personne ? Eh bien, le chevalier ?

LA COMTESSE

Le chevalier...

MARTON

Ce n'est pas la peine de le garder, si on ne l'occupe pas à quelque chose.

LA COMTESSE

Le chevalier ?... Oh ! non, Marton, je lui en veux à mort.

MARTON

Et pourquoi cela ?

LA COMTESSE

Parce qu'il a aidé le comte à me tromper.

MARTON

Alors, raison de plus pour qu'il aide madame la comtesse à se venger.

LA COMTESSE

Mais c'est que nous nous sommes quittés un peu froidement.

MARTON

Eh bien, il faut le rappeler, alors ?

LA COMTESSE

Comment le rappeler ?

MARTON

Comme on rappelle les gens : par un petit billet du matin, par trois lignes, par un mot.

LA COMTESSE, un peu fière

Ah ! ceci, Marton...

MARTON

Dame ! qui veut la fin, veut les moyens. Encore une fois, madame la comtesse tient-elle ou ne tient-elle pas à aller à ce bal ?

LA COMTESSE

Si j'y tiens, Marton ?... Oh ! oui, j'y tiens.

MARTON

Eh bien, que madame écrive donc !

LA COMTESSE

Marton, il me semble que je fais mal. (Se mettant à la table.)
D'ailleurs, comment lui dire ?... Je ne trouve pas de phrase.

Scène XIII

Les mêmes, Jasmin, entrant du fond.

MARTON

Jasmin ! que veux-tu ?

JASMIN

Je viens chercher la réponse de M. le comte pour le coureur qui a apporté le billet.

MARTON

Ah ! pour l'homme aux couleurs bleu et argent ?

LA COMTESSE, écrivant

Ah ! je n'hésite plus !

MARTON, à la comtesse

À la bonne heure !

Scène XIV

Marton, la comtesse, Jasmin, le comte.

LE COMTE, une lettre à la main

Ma foi, j'ai refusé... Je trouve piquant de faire, pour ma femme, une infidélité à ma maîtresse.

LA COMTESSE, sans voir le comte

Tiens, Marton, porte cette lettre.

LE COMTE, à part

Une lettre !... Elle aussi !

LA COMTESSE, se levant, aperçoit son mari

Monsieur le comte !

LE COMTE

Oui, c'est moi, comtesse, qui ai fait ma réponse... et je venais vous reparler de ce bal.

LA COMTESSE

C'est inutile, monsieur... Vous avez, je le sais, l'emploi de votre complaisance... J'ai pris, moi, mes arrangements.

(Elle salue et sort.)

Scène XV

Marton, le comte, Jasmin.

LE COMTE

Elle a pris ses arrangements !... (Marton va pour sortir.) Restez, Marton. (À part.) Des arrangements !... au moment où, moi, je renonçais pour elle... Ah ! je ne veux pas être pris pour dupe !... Pardieu ! je saurai... (Haut.) Marton, qu'est-ce que c'est que ce billet que la comtesse vous a remis ? Chez qui le portez-vous ?

MARTON

Monsieur le comte...

LE COMTE, à part

Eh bien, que fais-je donc ?... J'interroge des valets ; j'espionne la comtesse. (Haut.) C'est bien ; ne me répondez rien, Marton, sortez.

(Marton sort.)

JASMIN, s'avançant

Quelle réponse pour madame la marquise, monsieur le comte ?

LE COMTE

Quelle réponse ?... (Il déchire sa lettre.) Dites que tout reste convenu pour ce soir comme je l'ai promis. Allez.

(Jasmin sort.)

Scène XVI

Le comte, seul.

À quoi bon interroger Marton sur ce billet ? Ce billet ne peut être que pour le chevalier. Et c'est la même main qui tremblait dans la mienne, cette même main qui vient d'écrire... pour lui dire, à lui, tout ce que son regard me disait, à moi ! Mais, au reste, que m'importe que la comtesse aime ou n'aime pas le chevalier ?... (Avec colère.) Ce qui m'importe, c'est que... Dieu me pardonne, je suis jaloux !... Jaloux, toi, Candale... et de qui ? De ta femme. Oh ! si on le savait, chacun rirait de moi comme j'en ris moi-même... (Essayant de rire.) Ah ! ah ! ah !... Allons donc ! je

ne suis pas jaloux ; je ne peux pas l'être. Qu'ai-je donc à dire et à faire là-dedans ?... Ce que j'ai à dire ? ce que j'ai à faire ?... C'est que je l'aime, c'est que je déteste le chevalier, c'est que je voudrais qu'il vînt maintenant, ne fût-ce que pour lui dire en face qu'il est un fat.

Scène XVII

Le chevalier, le comte.

JASMIN, annonçant

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE

Ah ! (Il pose son chapeau sur une table et se jette dans un fauteuil à droite.) Faites entrer.

LE CHEVALIER, en entrant

Merci, Jasmin, merci. (À Candale.) Toi, ici ?

LE COMTE, se levant

Eh bien, maintenant, il n'y a plus de doute.

LE CHEVALIER, à part

Il ne quitte donc plus la maison ?... Il devient insupportable. (Haut.) Bonjour, Candale. Enchanté de te rencontrer. (À part.) Le diable t'emporte !

LE COMTE

Bonjour chevalier ! À ton air triomphant, je parierais que les affaires, et surtout les plaisirs, vont à merveille.

LE CHEVALIER

Eh bien, parie, tu gagneras.

LE COMTE

Vraiment ?

LE CHEVALIER

Mais d'où te vient cet air si contrarié ? Voyons, qu'as-tu, Candale ? Conte-moi cela. Est-ce que je ne suis plus ton ami ? Est-ce que tu as encore quelque commission dont tu veuilles me charger pour la comtesse ? Tu sais que je suis à tes ordres ; ne te gêne pas !

LE COMTE

Non, merci, je viens de la voir... et de lui refuser moi-même ce qu'elle me demandait ; c'est probablement pour cela qu'elle t'a écrit.

LE CHEVALIER

Ah ! ah !... tu sais que la comtesse m'a écrit ?

LE COMTE

Pardieu ! te figures-tu qu'on me fait l'honneur de se cacher de moi ?

LE CHEVALIER

Et tu sais aussi ce qu'elle m'a écrit alors ?

LE COMTE

Oui, qu'elle désire te parler. N'est-ce point cela ?

LE CHEVALIER

Et elle ajoute que je la trouverai seule.

LE COMTE

Seule !... Ah ! ah !... Seule ?

LE CHEVALIER

Seule.

LE COMTE

Alors, il paraît que nous jouons cartes sur table.

LE CHEVALIER

Et c'est toi qui, le premier, as abattu les tiennes.

LE COMTE

Et tu acceptes la partie ?

LE CHEVALIER

Oui ! à condition que tu seras beau joueur.

LE COMTE

C'est mon habitude, chevalier, et tu me fais injure en croyant que je l'ai perdue.

LE CHEVALIER

Eh bien, en ce cas, Candale...

LE COMTE

Après ?

LE CHEVALIER, lui présentant son chapeau

Est-ce que tu n'aurais pas, comme avant-hier, un tour à faire par la ville ?

LE COMTE, prenant le chapeau

De la raillerie !...

LE CHEVALIER

Pourquoi pas ? as-tu le privilège du roi de railler tout seul ?

LE COMTE

Non ; mais je voudrais savoir si, le lendemain des jours où tu railles, tu as l'habitude de te promener hors la ville ?

LE CHEVALIER

Oui ; mais seulement pas de trop grand matin.

LE COMTE

Oh ! cela va sans dire. Et tu te promènes toujours l'épée au côté ?

LE CHEVALIER

Naturellement. Dame ! on est officier du roi, on est gentil-homme, on ne quitte pas son épée.

LE COMTE

Comptais-tu te promener demain ?

LE CHEVALIER

Je n'avais pas de projets ; mais, si j'espère rencontrer quelqu'un et surtout un ami, je ne me ferai pas faute de prendre ce plaisir, pourvu que cet ami cependant me dise de quel côté il se promènera lui-même.

LE COMTE

Que penses-tu de l'allée de la Muette ?

LE CHEVALIER

L'allée de la Muette ? Je dis que c'est une charmante allée, qu'on s'y voit de loin et qu'il n'y a point à s'y perdre.

LE COMTE

Surtout vers le midi, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER

C'est justement mon heure.

LE COMTE

Bon ! c'et tout ce que je désirais savoir. Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER

Adieu, comte.

LE COMTE

À demain !

LE CHEVALIER

À demain !

(Le comte se dirige vers son appartement. Marton paraît.)

Scène XVIII

Marton, le chevalier, le comte.

LE CHEVALIER

Un mari qui se fâche, cela donne de la rareté à l'aventure...
Ah ! Marton.

MARTON

Madame la comtesse présente ses excuses à M. le chevalier,
et lui fait dire qu'en ce moment, elle ne peut pas le recevoir.

LE COMTE, à part, sur le seuil de son appartement

Ah !

MARTON

Mais elle attend M. le chevalier à onze heures pour la con-
duire au bal masqué.

(Mouvement du comte.)

LE CHEVALIER

Au bal masqué ?

MARTON

N'y manquez pas.

LE CHEVALIER

Y manquer ? Oh ! par exemple ! Marton, remercie bien ta
maîtresse, et dis-lui que je suis le plus heureux des hommes.

MARTON

Ainsi, à onze heures ?

(Elle sort par la gauche.)

LE CHEVALIER

J'y serai.

(Il sort par le fond.)

Scène XIX

Le comte, seul.

À onze heures, la comtesse attend le chevalier pour aller avec lui au bal masqué. Elle ne me demandait donc de l'y conduire que pour être bien certaine de mon absence, par mon refus. Par exemple, ceci est trop fort et ne se peut supporter.

Scène XX

Le comte, le commandeur.

LE COMTE

Ah ! venez, venez, mon oncle ; vous arrivez à propos.

LE COMMANDEUR

Vraiment ?

LE COMTE

Vous avez vu le roi ?

LE COMMANDEUR

Parbleu ! je n'aime pas les choses qui languissent. J'ai rejeté la faute sur moi.

LE COMTE

Et notre séparation ?

LE COMMANDEUR

Je suis autorisé à la poursuivre... Voici l'acte. Le roi se charge de la demande en nullité.

LE COMTE

Donnez, mon oncle, donnez cet acte.

(Il le prend et va à la table à gauche y mettre sa signature.)

LE COMMANDEUR

Que fais-tu ?

LE COMTE

Vous le voyez bien, je le signe.

Scène XXI

Marton, la comtesse, le comte, le commandeur.

LE COMTE, à la comtesse

Ah ! ah ! venez, madame, et soyez heureuse : vous êtes libre.

LA COMTESSE

Libre ! que veut dire... ?

LE COMMANDEUR, lui indiquant l'acte sur la table

Regarde.

LA COMTESSE

Notre séparation !... Vous avez signé ? (Elle prend la plume et signe vivement ; puis elle tend le papier au commandeur.) Voilà ma réponse.

LE COMMANDEUR

Comment ! si vite... et sans regret ?

LA COMTESSE, pleurant

Des regrets ?... Oh ! non... non, mon oncle, de la joie.

LE COMTE

Alors, je dois suivre cet exemple. Jasmin ! mon domino.

MARTON

Et madame va-t-elle toujours au bal ?

LA COMTESSE

Plus que jamais ! Viens.

(Elle sort par la gauche. Marton la suit.)

LE COMTE

Oh ! je la déteste.

(Il sort par la droite.)

LE COMMANDEUR

Ouais ! on se déteste... On n'est donc plus indifférents ?... Je voulais infliger un châtement ; ce n'est peut-être qu'une leçon que j'ai à donner... J'essayerai.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration.

Scène première

La comtesse, Marton, puis le commandeur.

LA COMTESSE, sortant de sa chambre

Eh bien, Marton ?

MARTON, entrant par la porte du fond

M. le commandeur, madame.

(Elle sort.)

LA COMTESSE

Oh ! mon oncle, que vous êtes bon de vous déranger ainsi, dès le matin, pour moi ! Mais vous m'excuserez, n'est-ce pas ? J'étais si tourmentée !

LE COMMANDEUR

Tourmentée !... et de quoi ?

LA COMTESSE

Oh ! mon oncle, si vous saviez !...

LE COMMANDEUR

Voyons, parle.

LA COMTESSE

C'est que vous allez me gronder... et vous aurez bien raison... Cependant, si vous saviez ce que je souffre, vous me trouveriez assez punie.

LE COMMANDEUR

Punie ! et de quoi ?

LA COMTESSE

De la faute que j'ai commise.

LE COMMANDEUR

Tu as commis une faute ?

LA COMTESSE

Et une bien grande, allez !

LE COMMANDEUR

Mais quelle est cette faute enfin ? Voyons.

LA COMTESSE

J'ai été au bal de l'Opéra !

LE COMMANDEUR

Tout cela ?... Et seule ?

LA COMTESSE, embarrassée

Oh ! non, mon oncle, pas seule.

LE COMMANDEUR

Avec le chevalier ?

LA COMTESSE, honteuse

Oui.

LE COMMANDEUR

Et ensuite ?

LA COMTESSE

Comment ! vous ne me grondez pas ?... Vous pouvez me pardonner ?

LE COMMANDEUR

Moi ?... Mais qu'ai-je à te pardonner, puisque les choses se passent ainsi à votre cour et dans votre siècle ?

LA COMTESSE

Hein ?... Vous dites, mon oncle ?...

LE COMMANDEUR

Je dis, ma chère, que j'ai réfléchi ; j'ai compris qu'à force d'être rigoriste, je devenais suranné ; j'étais sur la limite, je le sens, où Caton touche à don Quichotte ; mais c'est fini, je renonce à mes gothiques préjugés de vertus domestiques et de régularité patriarcale ; j'adopte votre morale facile, j'approuve cette vie légère et trouve décidément vos mœurs très-commodes. Que diable ! on a beau être vieux, il est toujours temps de s'amender.

LA COMTESSE

Oh ! mon oncle, je ne sais si je rêve ! Est-ce bien vous que j'entends ?

LE COMMANDEUR

Oui, c'est bien moi que tu entends, et qui, de plus, t'écoute toujours. (Il la conduit à un fauteuil à droite.) Voyons, assieds-toi, assieds-toi... Achève... Ce bal ?...

LA COMTESSE

Vous saurez d'abord, mon oncle, que je n'y avais été que parce que j'étais jalouse !

LE COMMANDEUR

Jalouse !... Et de qui ?

LA COMTESSE

Du comte, mon oncle.

LE COMMANDEUR

De Candale ?

LA COMTESSE

Oui.

LE COMMANDEUR

Chut ! Ah ! ma pauvre nièce, si on savait...

LA COMTESSE

Que j'ai été à ce bal ?

LE COMMANDEUR

Non, mais que tu es jalouse de ton mari... Mais, songes-y, ce serait du dernier bourgeois, tu serais perdue de réputation !

LA COMTESSE

Oh ! tout ce que vous voudrez, mais si vous saviez la nuit que j'ai passée, après l'avoir vu donnant le bras à cette femme, à cette marquise. Oh ! j'étais furieuse !

LE COMMANDEUR

Furieuse ! Et de quoi te plains-tu ? Ton mari était avec la marquise d'Esparville ; toi, tu étais avec le chevalier de Valclos... Tous les deux vous étiez dans la règle... La situation était irréprochable.

LA COMTESSE

Oh ! mon oncle, vous n'auriez pas le courage de plaisanter si vous saviez ce qui est arrivé, j'en suis sûre.

LE COMMANDEUR

Mais qu'est-il donc arrivé ?

LA COMTESSE, se levant

Imaginez-vous qu'en sortant, sous le vestibule de l'Opéra...

LE COMMANDEUR

Le vestibule ?

LA COMTESSE

Eh bien, un officier qui me suivait depuis quelque temps, qui peut-être m'a reconnue, qui affectait, j'en suis sûre, de me prendre pour une autre, s'est approché de moi et m'a dit tout bas quelques mots si inconvenants, que j'en ai malgré moi serré le bras du chevalier ; si bien qu'il s'en est aperçu ; et, comme il avait été d'une humeur massacrant toute la soirée, il a demandé avec beaucoup de hauteur à cet officier ce qu'il avait à me dire ; celui-ci lui a répondu que, s'il était curieux de le savoir, il n'avait qu'à venir lui-même le demander à M. de Saillant, capitaine aux gendarmes du roi, rue de Grenelle, n° 24. De sorte que je crois, mon oncle, que, ce matin, ils doivent se battre.

LE COMMANDEUR

Se battre ?

LA COMTESSE

Oui ; et vous comprenez que, si l'on venait à être sûr que j'étais à ce bal, au bras du chevalier, que le chevalier a pris une querelle à mon occasion ! oh ! alors je serais perdue, et jamais Candale ne me pardonnerait.

LE COMMANDEUR

Tu crois qu'il t'en voudrait ?... Au fait, c'est possible !... Entre gens comme il faut, tout est toléré, tout... excepté peut-être un éclat !... Nous voulons aujourd'hui de l'immoralité sans bruit et du désordre en famille. Après tout, cela peut se réparer encore, rien n'est désespéré. M. de Saillant a-t-il reconnu le chevalier ?

LA COMTESSE

Non, le chevalier était masqué, et, par délicatesse pour moi, sans doute, il a eu la prudence de ne donner ni son nom ni son adresse.

LE COMMANDEUR

Alors, un seul moyen à prendre.

LA COMTESSE

Lequel ?

LE COMMANDEUR

C'est d'envoyer chercher le chevalier et d'exiger qu'il ne donne pas suite à cette affaire.

LA COMTESSE

Exiger du chevalier ?...

LE COMMANDEUR

Sans doute. Et de qui exigerais-tu, si ce n'est de lui ?

LA COMTESSE

Mon oncle...

LE COMMANDEUR

De lui que tu aimes, dont tu es aimée... Un chevalier dont les titres sont inattaquables... breveté par le mari !... Oh ! il a ses parchemins, et j'ajouterais même, si c'était encore un titre, qu'il serait bientôt ton époux.

LA COMTESSE

Mon époux ?...

LE COMMANDEUR

Sans doute ! Oublies-tu que votre demande en nullité de mariage est signée par Candale et par toi, que bientôt tu seras libre d'épouser le chevalier ? Il est vrai qu'alors, et dès ce moment, tu deviendras libre aussi de ne plus l'aimer.

LA COMTESSE

Ah mon oncle, alors je ne l'aimerai pas plus que je ne l'aime aujourd'hui ; car j'ai peur d'en aimer un autre.

LE COMMANDEUR

Comment, un autre ?... un second, ou plutôt un troisième ?

LA COMTESSE

Non, mon oncle, non... Le premier et, je crois, le seul. Candale !

LE COMMANDEUR, allant pour l'embrasser

Candale !... (Se retenant, à part.) Non !... Si je ne m'étais pas retenu, je l'aurais embrassée ; mais il n'est pas temps encore. (Haut.) Comment, malheureuse ! tu aimes ton mari ?... ton mari ? Mais où allons-nous, bon Dieu ! où allons-nous ?

LA COMTESSE

Oh ! mon oncle, vous êtes sans pitié ! Mais l'heure se passe, et, pendant ce temps, peut-être le chevalier... Envoyez-le chercher vous-même... Moi, pour sauver ma vie, je ne le ferais pas.

LE COMMANDEUR

Eh bien, tu as raison, je vais écrire au chevalier.

(Il se met à la table à gauche.)

LA COMTESSE

Merci, mon oncle !... Oh ! si j'échappe de celle-ci, ce sera une leçon pour toute ma vie.

LE COMMANDEUR

Tiens, j'entends ton mari.

LA COMTESSE

Mon mari ! Je me sauve, mon oncle.

LE COMMANDEUR

Pourquoi ?

LA COMTESSE

S'il devinait ce qu'il y a pour lui au fond de mon cœur...

LE COMMANDEUR

Tu as raison, ma pauvre fille... Ce serait à en mourir de honte. Le voici.

LA COMTESSE

Ah !

(Elle sauve par la gauche.)

Scène II

Le commandeur, qui continue à écrire ; le comte.

LE COMTE

Ah ! je fais fuir votre nièce, à ce qu'il paraît ?

LE COMMANDEUR

Ma nièce ? Pourquoi veux-tu qu'elle se donne la peine de t'éviter ?

LE COMTE, avec amertume

Oui, en effet...

LE COMMANDEUR, qui a cacheté sa lettre

Voici mon billet terminé... Il me faut un de tes gens pour l'envoyer.

LE COMTE

À l'instant, mon oncle. (Il sonne ; entre un domestique.) Cette lettre de M. le commandeur à son adresse.

LE COMMANDEUR

C'est à deux pas d'ici : le chevalier de Valclos.

(Le domestique sort, emportant la lettre.)

LE COMTE

Le chevalier ?... Et vous lui écriviez... ?

LE COMMANDEUR

Que la comtesse l'attend ici.

LE COMTE

Ma femme !

LE COMMANDEUR

Ah ! je n'ai pas dit ta femme... Et à quoi bon, puisqu'elle va cesser de l'être, puisque tous deux vous l'avez voulu ?

LE COMTE

Mais, tandis qu'elle porte encore mon nom, rappeler ici le chevalier !

LE COMMANDEUR

Mais, hier, ta femme portait encore ton nom, mais elle devait le porter toujours ; tu savais les projets du chevalier contre ton honneur, et cela ne t'a pas empêché, tu me l'as dit et répété toi-même, de lui ouvrir la porte à deux battants.

LE COMTE

Hier encore, oui, c'est vrai ; mais aujourd'hui...

LE COMMANDEUR

Eh bien, aujourd'hui, est-ce parce que l'amour de la comtesse et de Valclos peut devenir légitime que tu veux y mettre obstacle ?

LE COMTE, découragé

Vous avez raison... Puisque la comtesse a voulu briser tous les liens qui l'attachent à moi, qu'elle fasse ce qu'elle voudra. Mais

il était inutile d'envoyer cette lettre au chevalier, mon oncle, car, je vous en préviens, votre billet ne le trouvera pas chez lui.

LE COMMANDEUR

Et pourquoi cela ?

LE COMTE

Parce qu'à l'heure qu'il est, il doit être sous les verrous.

LE COMMANDEUR

Sous les verrous ! Qui l'y a fait mettre ?

LE COMTE

Moi.

LE COMMANDEUR

Toi ! Est-ce que, maintenant, tu en es réduit à défendre ton honneur par lettre de cachet ?

LE COMTE

Il ne s'agit pas ici de lettre de cachet ; mais il faut que vous sachiez que votre nièce, qui se plaignait de mes procédés, votre nièce, dont vous me vantiez tant l'innocence, la retenue, dont vous me faisiez valoir les souffrances si cruelles et si discrètes... a été cette nuit au bal de l'Opéra.

LE COMMANDEUR

Au bal de l'Opéra !... Eh bien, tu dois être flatté de savoir qu'elle te prend si bien pour modèle ?

LE COMTE

Oui ; mais le chevalier, qui lui donnait le bras, a eu une querelle, à cause de la comtesse, avec M. de Saillant, et devait se battre avec lui ce matin.

LE COMMANDEUR

S'il le devait, il le doit encore.

LE COMTE

Non, mon oncle ; car j'ai fait prévenir la connétable que le chevalier de Valclos avait un duel... On a dû s'assurer de lui.

LE COMMANDEUR

La connétable ?... Et c'est toi qui as recours à de pareils moyens pour empêcher un gentilhomme de se trouver à un rendez-vous d'honneur ?

LE COMTE

Qu'importe ! si l'adversaire de ce gentilhomme trouve toujours quelqu'un au rendez-vous ?

LE COMMANDEUR

Quelqu'un ! et qui donc ?

LE COMTE

Moi, mon oncle !

LE COMMANDEUR

Toi ?

LE COMTE

M. de Saillant ne sait pas à qui il a eu affaire ; Valclos est resté masqué et inconnu ; car j'ai tout su, tout vu, tout entendu, mon oncle.

LE COMMANDEUR

Eh bien ?

LE COMTE

Eh bien, mon devoir était tracé : empêcher à tout prix... à tout prix, entendez-vous !... que Valclos et M. de Saillant pussent se rencontrer. Oui, sachez, mon oncle, que, s'il peut y avoir des choses que la mode me défend de gêner, il y en a d'autres que mon honneur ne me permettra jamais de souffrir. Que ma femme ait un caprice, très-bien ; qu'il la conduise au bal de l'Opéra, quand, moi, j'y suis entraîné de mon côté avec la marquise, il faut bien que je le tolère !... Mais, lorsqu'un insolent a outragé la comtesse de Candale et qu'il s'agit de se battre pour elle... oh ! un instant, mon oncle, cela n'est plus l'affaire de Valclos, c'est la mienne !

LE COMMANDEUR, allant pour l'embrasser

Candale !... (Se retenant, à part.) Non, contenons-nous encore ! (Haut.) Allons, Candale, tu es encore mon neveu, je le vois. Eh bien, tu mérites que je t'apprenne quelque chose. Sache donc que la comtesse est au désespoir de ce qui est arrivé ; et, si elle a consenti à envoyer chercher le chevalier, c'est uniquement pour obtenir de lui qu'il renonce à ce duel.

LE COMTE

Au fait, c'est bien le moins qu'il fasse cela pour elle. Quand

une femme affiche son amour pour un homme, comme elle le fait pour le chevalier, cet homme lui doit bien quelque dédommagement.

LE COMMANDEUR

Afficher son amour ?... Ah çà ! tu te figures toujours qu'elle aime le chevalier, ta femme ?

LE COMTE

Mais il me semble, à moins d'être aveugle...

LE COMMANDEUR

Eh bien, voilà ce qui te trompe.

LE COMTE

Comment ?

LE COMMANDEUR

La comtesse n'aime pas le chevalier.

LE COMTE

Vraiment ! après ce qui s'est passé ?

LE COMMANDEUR

Et si ce qui s'est passé est arrivé justement parce qu'elle n'aime pas le chevalier ?

LE COMTE

Ah ! s'il vous plaît, mon oncle, ceci mérite explication.

LE COMMANDEUR

Si ce qu'elle a fait, elle l'avait fait justement parce qu'elle en aime un autre ?

LE COMTE

Un autre ?

LE COMMANDEUR

Si elle n'avait été au bal que poussée par la jalousie ?

LE COMTE

La comtesse jalouse !

LE COMMANDEUR

Oui, la comtesse jalouse !

LE COMTE

De qui ?

LE COMMANDEUR

De qui ?... Qu'est-ce que cela te fait ? Je suis vraiment bien bon...

LE COMTE

Oh ! un instant, mon oncle, vous en avez dit trop ou trop peu. La comtesse en aime un autre !... La comtesse est jalouse d'un autre !... La comtesse aurait été au bal avec le chevalier pour y suivre un autre que le chevalier !... Mais cet autre, quel est-il donc ?

LE COMMANDEUR

Comment ! malheureux, tu ne devines pas ?

LE COMTE

Moi ?

LE COMMANDEUR

Eh bien, oui, c'est toi, ingrat !

LE COMTE, lui sautant au cou

Ah ! mon oncle, vous êtes le roi des oncles. Imbécile que je suis ! n'avoir pas vu tout cela ! Mais c'est clair comme le jour, le diable m'emporte !... Eh bien, voilà ce que c'est que d'être trop modeste.

LE COMMANDEUR

Ce n'est pas ce que j'attendais de toi.

LE COMTE, ivre de joie

Elle m'aime !...

(Il fait un pas pour sortir.)

LE COMMANDEUR

Où vas-tu ?

LE COMTE

Chez ma femme, parbleu !... Ah ! mon duel !... et M. de Saillant !... Non, non, je ne dois pas la revoir !... Tenez, mon oncle, vous me connaissez, vous savez que j'ai eu dans ma vie dix rencontres pour une, et que, Dieu merci ! je m'en suis toujours galamment tiré, à la Bastille près. Aussi, aujourd'hui, n'est-ce pas mon adversaire qui me trouble... Une jolie lame, une main malheureuse, c'est vrai... Mais, si je voyais la comtesse, avec ses

beaux yeux, son délicieux sourire (étonnement croissant du commandeur), avec sa voix douce qui va droit au cœur... l'idée que tout cela est à moi et que, dans deux heures peut-être, j'aurai perdu tout cela, comme un sot, je crois que je ne serais plus aussi maître de moi... Vrai, cela me tournerait la tête.

LE COMMANDEUR

Mais tu l'aimes donc aussi, toi ?

LE COMTE

Eh ! oui, mon oncle, je l'aime !

LE COMMANDEUR, l'embrassant

Allons donc ! j'ai eu de la peine à t'y amener ; mais te voilà enfin dans l'honnêteté, dans la vérité, dans le bonheur. Finissons-en avec cette mascarade du cœur née d'une orgie de l'imagination !... Sois tout simplement un bon mari, un honnête homme, car tu n'as pas encore cessé, je le vois, d'être un vrai gentilhomme. Va défendre ton honneur, va défendre ta femme ; car, si tu as pu mériter un moment de la perdre, te voilà redevenu digne de la reconquérir.

LE COMTE

Oui, oui, mon oncle... Voici l'heure... Le rendez-vous est à deux pas d'ici, dans le jardin d'un ami, le duc de Marsin, derrière l'hôtel des Missions étrangères, en face du mien... Et, puisqu'il n'y a plus à craindre que le chevalier ne trouble la fête, puisque nous nous sommes débarrassés de lui...

LE COMMANDEUR

Puisqu'il est sous les verrous...

JASMIN, annonçant

M. le chevalier de Valclos.

Scène III

Le commandeur, le chevalier, le comte.

LE COMTE

Le chevalier !

LE COMMANDEUR

Comment, lui ?

LE COMTE, à part

Libre !

LE CHEVALIER

Tiens !... il paraît que je fais de l'effet !... Cependant, on devait m'attendre ici ; car je reçois à l'instant le billet de M. le commandeur, au moment où j'allais rentrer chez moi.

LE COMTE

Comment ! tu rentrais ?

LE CHEVALIER

Sans doute ; j'étais parti dès l'aube.

LE COMTE, à part

La connétable l'a manqué !

LE COMMANDEUR, à part

Tout s'explique.

LE CHEVALIER

Je voulais trouver deux de mes amis avant l'heure où ils reviennent se coucher, les prier de me servir de témoins.

LE COMTE

De témoins ? (À part.) Diable ! (Haut.) Mais tu as donc un duel ?... Ah ! c'est vrai... avec moi.

LE CHEVALIER

Avec toi... (À part.) Il ne se doute de rien, c'est parfait !

LE COMTE

Chevalier, hier, je ne sais où j'avais la tête ; mais je crois que j'ai été te chercher une sottise querelle. Je t'en demande pardon.

LE CHEVALIER

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE COMTE

Cela veut dire, mon cher, que, lorsqu'on a eu un tort envers un ami, et lorsqu'on l'a supposé... ce qu'il n'était pas... il est d'un galant homme de reconnaître son tort, et je le reconnais. Ta main, chevalier !

LE CHEVALIER

Ah ! la voici de grand cœur.

LE COMMANDEUR, riant

Il ne veut pas la mort du mari.

LE CHEVALIER, joyeux

Mais alors tu m'abandonnes donc tout à fait la place ?

LE COMTE

Oh ! mon Dieu, oui... Seulement, tu comprends une chose...

LE CHEVALIER

Laquelle ?

LE COMTE

Du moment que je ne serai plus le mari de ma femme, et que tu pourras le devenir, toi, je deviens l'amant de la comtesse.

LE COMMANDEUR

C'est naturel.

LE COMTE

Alors, nous lui faisons la cour tous deux. Dès ce moment, je deviens le fruit défendu.

LE COMMANDEUR

C'est-à-dire, toujours le plus envié...

LE COMTE

Et je ne te dis que cela. Prends garde à toi ! la plus belle chasse n'est pas pour le seigneur.

LE COMMANDEUR, prisant

Elle est pour le braconnier.

(Ils rient.)

LE CHEVALIER, à part

Ah çà ! ils ont l'air de se moquer de moi !... (Piqué.) Je vais trouver de Saillant, et, ensuite, on ne sera pas tenté de rire à mes dépens peut-être. (Haut.) Au revoir.

LE COMTE

Comment ! tu sors ? (Au commandeur.) Retenez-le, mon oncle... Il veut me prendre mon duel... – La comtesse !... Je suis tranquille, il ne partira pas.

Scène IV

Le chevalier, la comtesse, le comte, le commandeur.

LA COMTESSE

Le chevalier ! (Apercevant le comte.) M. de Candale !

LE COMTE

Oui, moi ; mais que je ne vous gêne pas, comtesse ; je vous le jure, vous ne pourriez me faire plus grand plaisir que de tenir ici longue compagnie au chevalier.

LA COMTESSE

Ce dédain, cette indifférence...

LE COMTE, avec émotion

De l'indifférence ! mais, dût-on cesser de vivre ensemble, il y a des moments où l'on éprouve le besoin de se tendre la main.

LA COMTESSE

Ma main ?... La voici, comte.

LE COMMANDEUR, à part

Comme ils s'aiment !

LE CHEVALIER, intrigué

On me rendrait un fier service de me dire ce que je fais ici.

LE COMMANDEUR, à Candale

Partons ! (À la comtesse.) Nous avons une affaire avec Candale.
(Bas, à la comtesse.) Retiens ici le chevalier.

LA COMTESSE

Pourquoi ?

LE COMMANDEUR, bas

Nous avons trouvé un moyen d'empêcher son duel avec M. de Saillant.

LA COMTESSE, vivement

Ah ! (Haut.) Chevalier, deux mots... Si M. de Candale veut bien le permettre.

LE COMMANDEUR

Il permet.

LA COMTESSE

Mais...

LE COMTE

Oui... car je n'ai plus rien à craindre pour mon honneur. Ah ! cette pensée me rend heureux ! (Avec élan.) Qu'elle me rende fort maintenant ! Adieu, comtesse... Non, au revoir !

(Il sort avec le commandeur.)

Scène V

Le chevalier, la comtesse.

LA COMTESSE, à part

Serai-je aimée ?...

LE CHEVALIER, à part

Décidément, fait-on de moi une dupe ? Oh ! nous allons voir ! (Haut.) Je suis à vos ordres, madame ; mais daignez ne pas me les faire attendre... Une affaire grave me réclame à l'instant.

LA COMTESSE, à part

Il ne partira pas... (Haut.) Chevalier...

(Elle s'assied à droite.)

LE CHEVALIER

Eh bien, comtesse ?... (Elle lui fait signe de s'asseoir.) C'est inutile, madame... Parlez.

LA COMTESSE, vivement

Chevalier, vous voulez vous battre.

LE CHEVALIER

Moi ?

LA COMTESSE

Vous !... avec M. de Saillant. Malgré mon trouble, hier, j'ai tout surpris, je sais tout.

LE CHEVALIER

Eh bien, madame, quand cela serait ?

LA COMTESSE

Il ne faut pas, monsieur, que ce duel ait lieu.

LE CHEVALIER

Vous me demandez... ?

LA COMTESSE

Je vous demande un grand sacrifice, je le sais ; mais écoutez-

moi : M. de Saillant vous a parlé à visage ouvert, et vous lui avez répondu masqué ; il ignore qui vous êtes ; vous n'êtes engagé en rien... Tandis que, si vous vous battez, on saura pourquoi et pour qui !... et aux yeux du monde...

LE CHEVALIER, avec amertume

Eh ! madame, le monde est en fonds d'indulgence, et ce n'est pas son jugement que vous redoutez.

LA COMTESSE

Est-ce un aveu que vous voulez, chevalier ?... Eh bien, oui, cela est vrai, j'ai trouvé dans mon mari, non-seulement un homme bon, spirituel, mais encore un gentilhomme plein de courtoisie, s'en rapportant à ma délicatesse, se confiant à ma dignité ! Et j'ai compris, chevalier, que, même en pensée, je ne pouvais plus tromper un pareil homme.

LE CHEVALIER

Oh ! dites mieux que cela, madame, soyez franche : dites que vous l'aimez.

LA COMTESSE

Eh bien, oui, monsieur le chevalier, je l'aime. J'étais au moment de me perdre ; mais mon sort, mon honneur sont entre vos mains... Chevalier, soyez généreux !

LE CHEVALIER

Permettez, madame ! Si votre honneur est engagé, le mien aussi est en jeu. M. de Saillant ne connaît pas mon nom ; M. de Saillant n'a pas vu mon visage, c'est vrai ! mais M. de Saillant sait qu'il attend un gentilhomme, et, moi, je sais que je suis attendu. Si je manquais à un rendez-vous, vis-à-vis d'un homme redoutable... comme M. de Saillant, justement parce que j'avais un masque sur le visage, toute la noblesse de France serait dés-honorée... C'est impossible !

LA COMTESSE

Impossible !

LE CHEVALIER

Si je faisais aujourd'hui ce que vous me demandez, demain,

comtesse, demain, vous seriez la première à me mépriser. D'ailleurs, le rôle que je joue ici me fatigue. M. de Saillant me tombe sous la main, juste au moment où j'ai besoin de tuer quelqu'un... C'est son affaire, tant pis pour lui !

LA COMTESSE

Ainsi, vous me refusez ?

LE CHEVALIER

Pardonnez-moi, madame, mais je dois...

(Il fait un pas pour sortir. On entend une rumeur et des voix sous la fenêtre.)

LA COMTESSE

Quel est ce bruit ?

LE CHEVALIER, s'arrêtant

Un cliquetis d'épées, sous vos fenêtres.

LA COMTESSE

Dans le jardin de M. le duc de Marsin !

LE CHEVALIER, allant à la fenêtre

À dix heures !... en plein soleil !... C'est un duel !

LA COMTESSE, saisie

Un duel ?... Ah ! mon Dieu !

LE CHEVALIER, cherchant à voir

Oui, oui, un duel !... Diable ! la lutte est vive, acharnée... Ils disparaissent sous les arbres... Non, les voici... Ah ! qu'ai-je vu ? Saillant !... Je crains de deviner...

LA COMTESSE, poussant un cri

Et moi, je devine... Mon mari !

LE CHEVALIER

Candale ?... Oh ! c'est une trahison. Arrêtez ?... à moi !... Je veux ma place... et je cours.

LA COMTESSE, voulant l'arrêter

Chevalier, par grâce !...

LE CHEVALIER, ébranlant la porte, fermée en dehors

Enfermé avec elle ! Ah ! ce n'est pas ici qu'on avait peur de moi !

LA COMTESSE

Le bruit cesse... Le combat est fini.

LE CHEVALIER

Pas encore !... Dussé-je briser cette porte !...

LA COMTESSE

On l'ouvre.

(La porte s'entr'ouvre ; le commandeur paraît, très-pâle.)

Scène VI

Le chevalier, le commandeur, la comtesse.

LE CHEVALIER

M. le commandeur !

LA COMTESSE

Mon oncle !

LE COMMANDEUR

Tout est fini, monsieur.

LE CHEVALIER

Fini ! – Monsieur le commandeur, Candale vient d'usurper un droit qui m'appartenait : le droit de venger une insulte.

LE COMMANDEUR

Quand la comtesse de Candale est insultée, monsieur, c'est au comte de Candale seul qu'appartient le droit de se battre.

LA COMTESSE

Mais mon mari ?... mon mari ?

LE COMMANDEUR

Je ne puis encore rien t'apprendre.

LA COMTESSE

Il me sauve au prix de son sang, par devoir !

LE COMMANDEUR

Dis donc par amour.

LA COMTESSE

Que dites-vous ?... Mais... il est atteint, mortellement peut-être ?

LE COMMANDEUR

Je ne sais. Je n'ai pu forcer l'entrée de l'hôtel ; M. de Marsin

l'avait fait défendre pour tout le monde.

LA COMTESSE

Ah ! mon Dieu !

LE COMMANDEUR

Oui... mais des ouvriers qui, du haut d'un échafaudage avaient vu tout le combat, m'ont dit que l'un des deux adversaires avait été grièvement blessé ; ils ne savent pas lequel.

LA COMTESSE

Ah ! c'est Candale, mon Dieu ! c'est Candale !

LE COMMANDEUR

Attendez ! on monte l'escalier.

LA COMTESSE

C'est son pas. (La porte s'ouvre, le comte paraît ; la comtesse se jette dans ses bras, en poussant un cri.) Ah !

Scène VII

Le chevalier, le commandeur, le comte, la comtesse.

LE COMMANDEUR, tombant dans un fauteuil

Ah !

LE CHEVALIER

Monsieur le commandeur...

LA COMTESSE, dans les bras du comte

Vous n'êtes pas blessé ?

LE COMTE

Non, Dieu merci !

LE COMMANDEUR

Tu lui as donc donné un coup d'épée, à ton fier-à-bras ?

LE COMTE

Ma foi, oui, mon oncle, au beau travers du corps. Je n'avais pas le temps de choisir la place ; j'étais pressé.

LE CHEVALIER, au comte

Candale !...

JASMIN, effaré, entrant par le fond

Monsieur le comte, l'hôtel est occupé par la connétable.

LE COMMANDEUR

Diable ! le roi n'entend pas raison sur les duels ! Tu ne te soucies pas de retourner à la Bastille ?

LE COMTE

Non pas, mon oncle, et surtout dans ce moment-ci !

LE COMMANDEUR, voyant entrer
les officiers de la connétable

Trop tard !... Ah ! mon pauvre Candale !... ce coup d'épée te coûtera cher.

Scène VIII

Le commandeur, le chevalier, le comte,
la comtesse, un officier, gardes, au fond.

LE COMTE, allant au-devant de l'officier

Qui demandez-vous, messieurs ?

L'OFFICIER

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE

Hein ?

LE CHEVALIER

C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER

Au nom du roi et de messeigneurs les maréchaux de France,
monsieur le chevalier de Valclos, je vous arrête.

LE COMTE

Comment ?

LE CHEVALIER

Moi ? c'est moi que vous arrêtez ?

L'OFFICIER

Ne deviez-vous pas vous battre ?

LE COMMANDEUR, bas, au chevalier

Pour laisser la place à Candale, nous vous avons dénoncé.

L'OFFICIER, au chevalier

N'avez-vous pas blessé M. de Saillant ?

LE CHEVALIER, embarrassé

Monsieur...

L'OFFICIER

M. de Saillant n'est pas encore en état d'être interrogé ; mais nierez-vous ?

LE CHEVALIER

Je ne nie rien, monsieur ; c'est moi qui ai blessé M. de Saillant.

LE COMMANDEUR

Hein ?

LE COMTE

Par exemple !

LE CHEVALIER, bas, au comte

Tais-toi ! (À l'officier.) Dans un moment, monsieur, je suis à vous.

LE COMTE

Que signifie ?

LE CHEVALIER

Cela signifie que, tandis que l'on m'emmène à la Bastille, tu gagnes rapidement la Lorraine ou le Comtat. Demain, dans quelques heures, il sera prouvé que je ne me suis pas battu ; donc, aucun risque pour moi. Dans six semaines, M. de Saillant guérit ; dans deux mois, tu reparais à la cour comme si rien ne s'était passé. Il n'y a que moi, dans tout cela, dont on se moque un peu... moi heureux en duel comme en conquête ; mais il était écrit qu'une fois au moins je prendrais la place. Un peu de générosité, comte, et laisse-moi ma revanche.

LE COMMANDEUR

Ah ! monsieur de Valclos, je retrouve votre père !

LE COMTE

Mais, pour moi, compromettre ta liberté...

LE CHEVALIER

Ma liberté ! et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tandis que, toi, tu as un si bon emploi de la tienne ? Comtesse, vous m'avez offert votre amitié ; j'aime mieux cela que de tout perdre.

Mes amis, au revoir ! (À l'officier, resté au fond avec les gardes.)
Messieurs, à vos ordres !

(Il sort, suivi de l'officier et des gardes.)

Scène IX

Le comte, le commandeur, la comtesse.

LE COMMANDEUR, au comte

Maintenant, à ton tour ! pars !

LA COMTESSE

Est-ce que vous ne venez pas avec nous, mon oncle ?

LE COMMANDEUR, tirant un papier de sa poche

Impossible ! il faut que je reste à Paris.

LE COMTE

Et pour quoi faire ?

LE COMMANDEUR

Mais pour poursuivre votre demande en séparation.

LE COMTE

Oh ! mon oncle, déchirez, déchirez !

LA COMTESSE

Déchirez !

LE COMMANDEUR

Allons, je crois décidément que je puis être tranquille pour mon majorat.